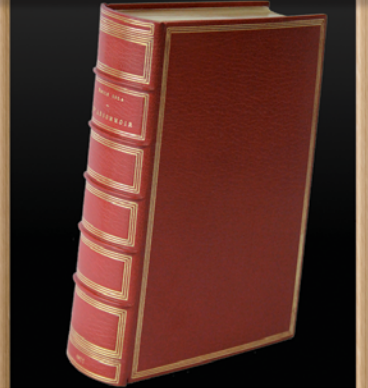
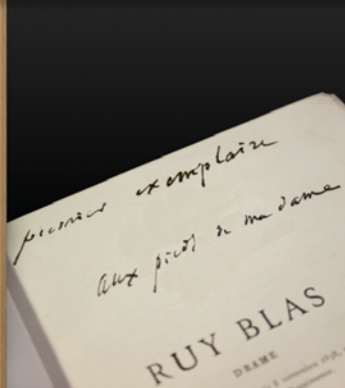
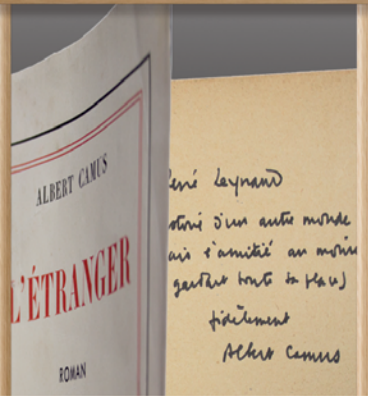


Librairie Le feu follet

Paris



Grand Palais 2014

Librairie le feu follet

Paris

Grand Palais 2014



1. ALAIN-FOURNIER Henri. *Le Grand Meaulnes.*

Emile-Paul frères, Paris 1913, 11,5x18,5cm, relié.

Edition originale comportant bien les caractéristiques du premier tirage, un des exemplaires de première émission numérotés à la presse et réservés à l'auteur.

Reliure en demi maroquin rouge à coins, dos à cinq nerfs, date dorée en queue, couvertures conservées, toutes tranches dorées, étui bordé de maroquin rouge, reliure signée Thomas Boichot.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur à Raymond de Nys, journaliste et chroniqueur à l'*Intransigeant* qui deviendra membre du premier jury du Prix Théophraste Renaudot.

Bel et rare exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé.

15 000

+ de photos

à M. Raymond de Nys
en sympathique hommage.
Alain-Fournier.

2. APOLLINAIRE Guillaume. *L'Hérésiarque & Cie.*

P.V. Stock, Paris 1910, 12x19cm, broché sous chemise-étui.

Edition originale sur papier courant, il n'a été tiré que 21 Hollande en grands papiers.

Rare et superbe envoi autographe signé de l'auteur « A mon très cher André Salmon Hommage d'une amitié qui ne peut finir ».

Notre exemplaire est présenté sous chemise-étui en demi maroquin bordeaux, mention dorée en pied du dos « exemplaire André Salmon », plats recouverts de papier à la cuve, étui bordé du même maroquin, ensemble signé des ateliers Boichot.

Les deux poètes se sont rencontrés en 1903 au caveau du Soleil d'Or, à l'orée de leurs vies d'artiste. Une amitié indéfectible naît alors entre les deux hommes qui ne se quitteront plus jusqu'à la mort d'Apollinaire. Ensemble, ils mènent la vie de bohème, écrivent des pièces de théâtre, fondent des revues éphémères (*Le Festin d'Esope*, *La Revue Immoraliste*, *Les Lettres Modernes*), rencontrent d'autres artistes dont un jeune peintre espagnol dont ils seront les plus fervents défenseurs et amis : Pablo Picasso. En 1909, témoin de Salmon à son mariage, Apollinaire composera pour son ami un de ses plus célèbres poèmes intitulé sobrement : « Poème lu au mariage d'André Salmon » (il paraîtra en 1913 dans *Alcools*).

Cette dédicace d'Apollinaire, sur l'un de ses premiers écrits importants, fait écho à celle que Salmon lui a rédigée, en 1905, sur un exemplaire de son premier ouvrage *Poèmes* : « A Guillaume Apollinaire/ à l'ami parfait/ au cher Poète/ de tout cœur » (*Catalogue de la Bibliothèque de Guillaume Apollinaire*, éd. du CNRS, 1983-87).

6 800

[+ de photos](#)

A mon très cher
André Salmon
Hommage d'une amie
qui ne peut finir

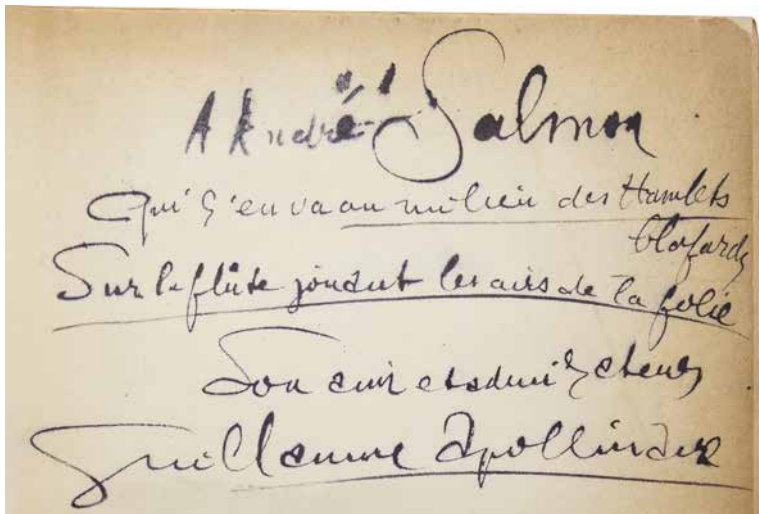
Apollinaire

3. APOLLINAIRE Guillaume. *Les Peintres cubistes. Méditations esthétiques.*

Eugène Figuière & Cie, Paris 1913, 12x19cm, broché sous chemise-étui.

Edition originale sur papier courant, il n'a été tiré que 10 Japon en grands papiers.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur :



A André Salmon
Qui s'en va au milieu des Hamlets
Sur le flûte jouant les airs de La folie
Son sur et celui d'chez
Guillaume Apollinaire

Ces vers sont extraits de son « Poème lu au mariage d'André Salmon » composé en 1909 et encore inédit à la parution des *Méditations esthétiques* en mars 1913 (il ne paraîtra qu'en avril dans *Alcools*).

Notre exemplaire est présenté sous chemise-étui en demi maroquin chocolat, mention dorée en pied du dos « exemplaire André Salmon », plats recouverts de papier à la cuve, étui bordé du même maroquin, ensemble signé des ateliers Boichot.

Dos refait, plats restaurés et doublés avec du papier Japon, premier plat comportant une petite tache d'encre laissée par Guillaume Apollinaire en tête et des décharges d'encre de l'envoi ainsi qu'une brûlure de cigarette sur le premier plat et en pied des toutes premières pages sans atteinte au texte. Premiers et derniers feuillets marginalement restaurés et doublés de papier Japon.

Les deux poètes se sont rencontrés en 1903 au caveau du Soleil d'Or, à l'orée de leurs vies d'artiste. Une amitié indéfectible naît alors entre les deux hommes qui ne se quitteront plus jusqu'à la mort d'Apollinaire.

Ensemble, ils mènent la vie de bohème, écrivent des pièces de théâtre, fondent des revues éphémères (*Le Festin d'Esopé*, la *Revue Immoraliste*, les *Lettres Modernes*), rencontrent d'autres artistes dont un jeune peintre espagnol fraîchement débarqué : Pablo Picasso.

Au début du siècle, les défenseurs du cubisme se résument à une poignée de critiques dont Salmon et Apollinaire sont les principaux représentants.

Dès 1905, Salmon avait évoqué le talent de Picasso dans *La Revue littéraire de Paris et de Champagne*. Après de nombreux articles dans le *Gil Blas* et *Paris-Journal* dont il tient la rubrique artistique, il publie en 1912 *La Jeune Peinture française*, ouvrage centré sur une histoire anecdotique du cubisme qui présente Picasso comme le héros de l'Art nouveau. En 1916, c'est encore Salmon qui organisera l'exposition qui présentera pour la première fois les « Demoiselles d'Avignon » dont il a suivi la réalisation et qui lui doit son nom.

De même, Apollinaire multiplie les prises de position à travers ses chroniques et préfaces dont celle du catalogue de l'exposition du Cercle de l'art moderne du Havre, intitulée *Les Trois Vertus plastiques*, qu'il reprend en introduction des *Méditations esthétiques*.

Cependant Figuière, à l'insu d'Apollinaire, met en exergue le sous-titre « les peintres cubistes » et cette modification opportune sera déterminante pour la réception de l'ouvrage. Ainsi, au lieu d'une simple « méditation », le texte acquiert, pour les lecteurs, le statut de véritable *Manifeste du Cubisme* et suscite à ce titre des réactions parfois violentes (plus encore de la part des milieux avant-gardistes que des opposants naturels à la peinture moderne). Mais il devient, par la même occasion, un des premiers écrits d'importance sur le cubisme, « définissant les caractères propres au nouveau mouvement pictural : son « climat » spirituel, ses ambitions, sa nécessité historique » et sa portée internationale. Dès sa parution, l'ouvrage est commenté favorablement en Allemagne, en Suède, en Italie, traduit en partie en russe et en anglais et, grâce à Picabia, diffusé outre Atlantique chez Brentano's. Un mois plus tard, Apollinaire faisait paraître *Alcools*, avec en frontispice un portrait cubiste de l'auteur par Picasso.

Ouvrage illustré de 46 portraits et reproductions d'oeuvres cubistes.

Précieuse et superbe dédicace d'Apollinaire à son plus grand ami sur un texte symbolique de leur engagement commun.

6 800

[+ de photos](#)

4. BARBEY D'AUREVILLY Jules. *Du dandysme et de G. Brummell.*

B. Mancel, Caen 1845, 11,5x15cm, relié.

Edition originale, un des rarissimes exemplaires sur Hollande fort, seuls grands papiers avec quelques exemplaires sur papier de couleur.

Reliure en demi chagrin noir, dos à quatre nerfs orné de filets noirs, plats de cartonnage noir, coins légèrement émoussés, reliure de l'époque.

Envoi autographe signé de Trebutien à Georges Lesnard.

Quelques petites rousseurs sur les gardes.

Dans les *Annales de Normandie*, Jean-Luc Piré analysant l'importance de la collaboration entre Barbey et Trebutien consacre un paragraphe au *Dandysme* qui met l'accent sur l'importante participation de Trebutien à ce petit ouvrage, parmi les plus rares et recherchés de Barbey :

« On connaît la monumentale correspondance que Barbey entretint « dominicalement » avec son ami durant vingt-six ans. (...) La présence de Trebutien est quasi constante dans l'univers aurevillien. Le « Sagittaire » n'avait pas l'enseigne menteuse lorsqu'il annonçait à son correspondant : « Votre nom, entrelacé dans le mien, — est aussi connu que mon nom [...]. Qui dit d'Aurevilly dit Trebutien. »

Au cœur même du *Dandysme*, Barbey rend hommage à son éditeur et ami : « Je demande aux trente ou quarante personnes qui me liront la permission de leur présenter M. Trebutien comme un ami qui vaut mieux que moi et dont l'imagination et la science — séparées souvent, mais unies en lui — n'ont pas besoin de l'amitié pour être appréciées pour ce qu'elles valent. »

L'histoire du *Dandysme*, plus que toute autre œuvre de Barbey est liée à son éditeur, ami et collaborateur actif. D'abord envisagé sous la forme d'un simple article sur Brummel mort trois ans plus tôt, *Du Dandysme* va devenir un livre grâce aux nombreux documents fournis par Trebutien qui servit de documentaliste à Barbey : « à propos de Brummell, j'ai suivi littéralement tous vos conseils. J'ai lu tout ce que vous m'aviez indiqué ». Après avoir essuyé deux refus de publication dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*, D'Aurevilly donne le feu vert à Trebutien pour l'impression. Barbey va prendre à cœur cette édition : l'échange des épreuves et des corrections est incessant ; en octobre, il décide d'adjoindre des notes à l'ouvrage. La collaboration de Trebutien acquiert une signification particulière : « Vous m'avez fait réaimer le Brummell. Sans vous, je l'aurais jeté au feu pour le récompenser des déceptions dont il a été la cause [...]. Vous m'avez fait y

reprendre goût, et voilà que maintenant poussé par vous, entraîné par vous, j'arrive au culte du détail, au pointillé, à la hachure inquiète, à toutes ces corrections qui font le fini et dont je n'ai pas la puissance, moi, qui suis un homme de premier jet, un brutal et rapide artiste, animalisé par les passions ! »

Lorsqu'en 1850 Trebutien se propose de publier les *Prophètes du Passé*, Barbey acquiesce en ces termes : « Nous corrigerons les épreuves comme celles du Brummell, n'est-ce pas, mon ami ? J'aime cette manière de travailler. Elle est féconde. Une pensée, une note, une modification quelconque me vient, et je vous l'envoie ».

Si l'édition originale renforce l'amitié du poète et de son éditeur, J-L. Piré note que la réédition sera au contraire sujet de discorde : Barbey avait proposé à son ami, le 2 juillet 1858, de faire réimprimer le Brummell chez Poulet-Malassis (...) : « si vous m'autorisez à traiter avec le Poulet au citron. Nous partagerons en frères, ce qu'il donnera du Brummell et de sa réimpression ». Or Trebutien abhorre Poulet-Malassis : « un socialiste de la pire espèce [...], il fut rédacteur d'un des journaux les plus ignobles de l'époque [...]. Il a fondé à Paris une librairie où il réédite toutes les impuretés et les impiétés du 18ème siècle ».

Exceptionnel exemplaire imprimé sur grand papier de Hollande dans une stricte reliure de l'époque.

13 000

[+ de photos](#)



5. BATAILLE Georges. Ensemble de huit lettres autographes signées adressées à Denise Rollin.

S.n., s.l. , s.d. (1945), 21x27cm, 8 lettres sur 13 pages.

Exceptionnel ensemble de huit lettres manuscrites signées de Georges Bataille adressées à Denise Rollin, qui fut son amante entre l'automne 1939 et l'automne 1943.

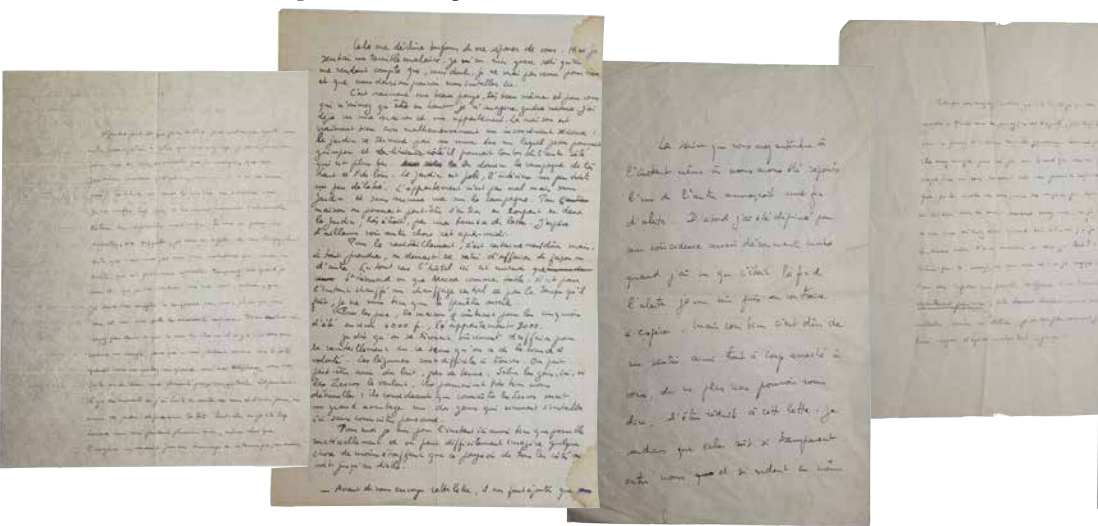
« Autant la vie de Bataille écrivain est bien connue dans ces années, autant sa vie privée échappe. Et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette œuvre plus qu'aucune autre dénudante qu'elle ne dise de la vie privée que le minimum, et généralement le pire. » (M. Surya, *G. Bataille, la mort à l'œuvre*)

Lorsque Georges Bataille rencontre Denise Rollin en 1939, il vient de perdre son précédent amour, Colette Peignot, morte de la tuberculose, tous ses amis l'ont abandonné, et la guerre vient d'être déclarée. Pourtant ce chaos sentimental et social n'affecte pas autant Bataille que la relation tumultueuse qu'il entretiendra alors avec Denise Rollin, amie de Cocteau, Breton, Prévert et égérie de Kislign et Derain.

Leur idylle durera quatre ans, on connaît peu de détails de leur vie sentimentale durant cette période d'Occupation sinon ce que Bataille veut bien nous en apprendre dans *Le Coupable* qui s'inspire pour une part de cette relation passionnée et douloureuse.

En 1961, lors d'un entretien, Bataille reviendra sur cette période : « *Le Coupable* est le premier livre qui m'ait donné une sorte de satisfaction, anxieuse d'ailleurs, que ne m'avait donnée aucun livre et qu'aucun livre ne m'a donnée depuis. C'est peut-être le livre dans lequel je suis le plus moi-même, qui me ressemble le plus... parce que je l'ai écrit comme dans une sorte d'explosion assez rapide et assez continue. »

Les lettres que Bataille adresse à Denise durant cette période contiennent en effet en germe les sentiments qui explosent dans *Le Coupable* comme dans toute l'œuvre de Bataille. Flux et reflux incessant d'amour et de souffrance, d'extase et de déception, de calme et d'énergie, mêlant tutoiement et vouvoiement, compliments et reproches, elles sont souvent impossible à dater avec précision tant elles procèdent toutes d'un même mouvement de flagellation extatique :



« Je n'ai même plus le courage de vous dire ce que je souffre : en tout cas imposer une pareille souffrance à un homme, exactement pour rien, cela devient une maladie, comme un délire. Je ne sais pas comment j'ai trouvé moyen d'espérer malgré tout – jusqu'ici. »

« Ce que tu me dis dans ta lettre, c'est pour moi ce qui délivre, c'est comme la nudité – tout ce qui se déchire entre toi et moi. Mais encore une fois, je ne me suis jamais senti aussi fier de toi. »

« Je suis tellement fou en ce moment que je ressens comme une complicité et une perfidie de tous pour me faire mal, comme si vous vous prêtiez au jeu pour que je sois encore plus désespéré. »

« Je ne voudrais pas que tout s'enlise, [...] je veux bien accepter la souffrance pour moi, plutôt que pour vous et moi une sorte de médiocrité infirme. »

« Peut-être ai-je été trop heureux avec vous pendant plusieurs mois, même alors que l'angoisse ne tardait jamais beaucoup à interrompre, au moins pour un temps, un bonheur qui était presque un défi. »

La guerre, dans ces lettres, ne semble vue et vécue qu'à travers la tension amoureuse de Bataille :

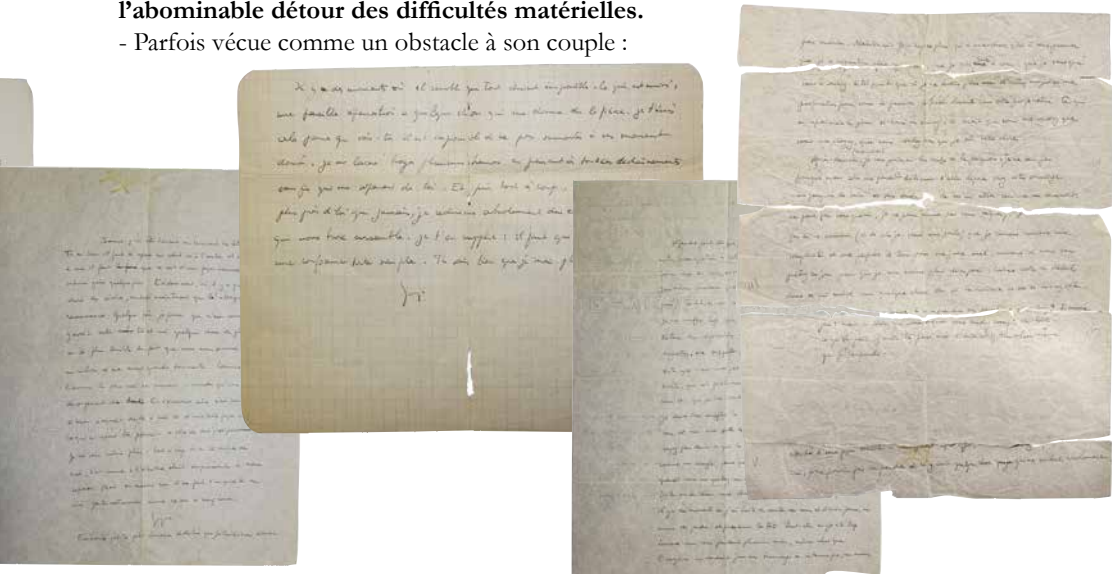
- Désagrément anodin lorsqu'il est comblé :

« Il ne faut pas t'inquiéter – mais pas du tout. Tu ne peux imaginer à quel point ici tout le monde est calme (...) si tu étais là, tu serais sûrement aussi calme que moi. (...) Pendant toute l'alerte, j'ai déjeuné bien tranquille avec mon chef de service de passage à Paris (il est au front). (...) Un peu après, Henri Michaux est venu me voir, il avait assisté d'assez près à quelques effets. Naturellement il y avait une telle canonnade qu'on n'en avait pas [encore] l'idée. »

- Pénible écho de ses moments de doute amoureux :

« Je ne voudrais pas ajouter une autre préoccupation à celles que vous avez déjà. J'ose à peine vous faire rire en vous racontant que je maigris, que mes pantalons tombent quelquefois (...). Je ne souffre trop que si les choses prennent l'abominable détour des difficultés matérielles.

- Parfois vécue comme un obstacle à son couple :



« La sirène que vous avez entendue à l'instant même où nous avons été séparés l'un de l'autre annonçait une fin d'alerte. D'abord j'ai été déprimé par une coïncidence aussi désarmante mais quand j'ai vu que c'était la fin de l'alerte je me suis pris au contraire à espérer. Mais c'est dur de me sentir ainsi tout à coup arraché à vous, de ne plus rien pouvoir vous dire, d'être réduit à cette lettre. »

- Parfois au contraire perçue comme l'essence même de cette passion démesurée :

« Quelque fois je pense que c'est comme s'il y avait entre toi et moi quelque chose de plus violent et de plus terrible du fait que nous nous sommes trouvés au milieu d'une aussi grande tourmente. Comme si l'amour le plus vrai ne pouvait s'accorder qu'avec le dérangement de tout. »

- Et pourtant toujours dominée par cette passion qui relègue les événements extérieurs même tragiques au second plan :

« Je me laisse noyer plusieurs heures en pensant à tous ces déchaînements sans fin qui me séparent de toi. Et puis tout à coup, en face de toi, plus près de toi que jamais, je redeviens absolument dur et plus fort que ce qui nous noie ensemble. »

En 1943, Georges Bataille trouve à Vézelay une maison où le couple va s'installer avec Laurence, la fille de Georges et Sylvia, et Jean (alias Betsy ?), le fils de Denise. C'est là que Bataille achèvera son livre *Le Coupable* en même temps que son histoire d'amour, puisqu'à peine un mois après leur arrivée, une jeune femme de 23 ans, Diane Kotchoubey s'installe à leur côté. Avant la fin de l'année, Bataille quittera Denise Rollin pour cette nouvelle passion.

Cette maison de Vézelay est l'objet de la dernière lettre que nous proposons et l'on note que l'appartement avec lequel hésite Bataille (« il n'y a rien d'autre à louer que ce que j'ai vu ») est peut-être celui qu'il réserve pour Jacques Lacan et Sylvia Bataille. Ceux-ci ne venant pas finalement, c'est Diane qui s'y installera avec les conséquences que l'on sait. C'est là sans doute une conclusion logique de son histoire avec Denise Rollin, incarnation de ce que Bataille appelle « la chance » : « Mais une chance aussi ensorcelée dans un monde devenu affreux me fait trembler » (*Le Coupable*).

Ces lettres, inconnues jusqu'alors, ont été conservées par Maurice Blanchot, le meilleur ami de Bataille, qui fut à partir de 1944 le nouvel amant de Denise Rollin, cette femme à la beauté « mélancolique et taciturne » qui « incarnait le silence ».

Froissées (l'une est même déchirée en cinq morceaux), ces lettres sont autant la précieuse trace d'une passion amoureuse de Bataille qu'un enseignement sur une période méconnue de sa vie intime (que l'on ne percevait qu'à travers le regard extérieur de ses amis).

Mais elles forment avant tout un exceptionnel ensemble littéraire dans lequel se dévoilent tour à tour l'homme, le maudit, l'adorateur et le profanateur... tout ce qui, d'après Michel Foucault, fait de Georges Bataille « l'un des écrivains les plus importants de ce siècle ». Car pour Bataille les souffrances de cet amour constituent l'Amour même, comme il l'écrit dans *Le Coupable* :

« L'amour a cette exigence : ou son objet t'échappe ou tu lui échappes. S'il ne te fuyait pas, tu fuirais l'amour. Des amants se trouvent à la condition de se déchirer. L'un et l'autre ont soif de souffrir. Le désir doit en eux désirer l'impossible. Sinon, le désir s'assouvirait, le désir mourrait. »

des différences, je vous en prie
sister, me empêcher, je vous en prie
ter que c'est moi, et non une malade que
viter, qui est facile ment responsable. Comprenez
dis que je ne voudrais pas que tout s'enlise, que
vous veut bien accepter la souffrance pour moi, plutôt que
vous et moi dans ce que je vous dois plus qu'il n'y a : j
vous en prie : j'en me fiant comme
vous en prie : j'en me fiant comme
vous en prie : j'en me fiant comme

6. BAUDELAIRE Charles. *Les Fleurs du mal*.

Poulet-Malassis & De Broise, Paris 1857, 12,5x19cm, relié sous étui.

Edition originale, exemplaire de premier tirage, bien complet des six pièces condamnées, et comportant la faute « Feurs du Mal » aux pages 31 et 108 et l'erreur de pagination de la page 45 (marquée 44), troisième état de la couverture (cf. Clouzot).

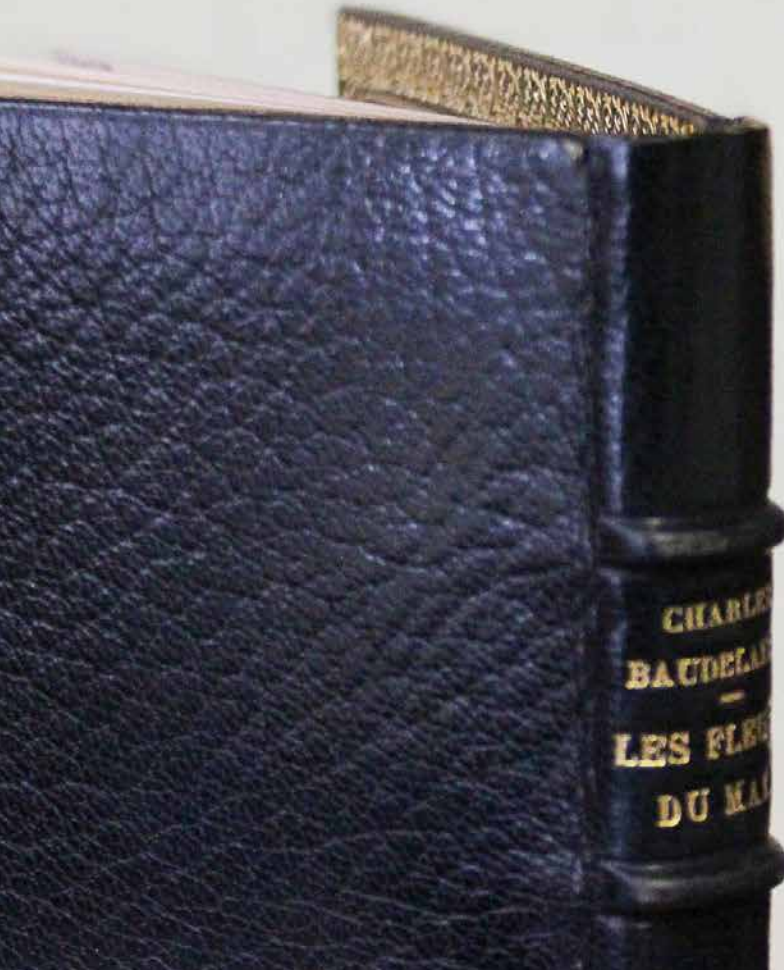
Re liure en plein maroquin noir, dos à cinq nerfs, date en queue, roulettes dorées sur les coiffes, filet doré sur les coupes, encadrement d'une large dentelle dorée sur les gardes, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, toutes tranches dorées, étui bordé du même maroquin, reliure signée Bernasconi.

Premier et principal recueil poétique de Baudelaire, l'ouvrage fut en partie censuré dès sa parution pour « offense à la morale publique, à la morale religieuse et aux bonnes mœurs ». Les quelque 200 exemplaires non vendus furent saisis et amputés de six poèmes. Ouvrage fondateur de la poésie moderne, *Les Fleurs du mal* préfigure les oeuvres de Lautréamont, Rimbaud, Verlaine et Mallarmé.

Très bel exemplaire établi dans une parfaite reliure janséniste du début du XXème siècle.

Vendu

[+ de photos](#)



7. BECKETT Samuel. *En attendant Godot*.

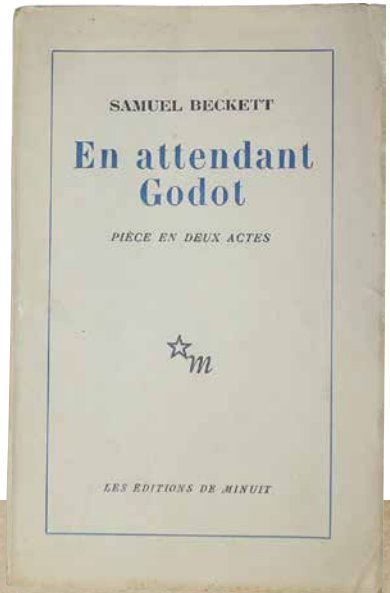
Les Editions de Minuit, Paris 1952, 12x19cm, broché.

Edition originale sur papier courant.

Rare et précieux envoi autographe signé de l'auteur à Louise Barbier.

Infimes piqûres marginales sur les plats, sinon bel exemplaire. 12 000

+ de photos



M.
Louise Barbier
avec une copie
graphique
pour Beckett
Paris mai 1953

En attendant
Godot

8. [BIBLIA SACRA] BRENZ Johannes. *Biblia sacra*.

Apud viduam Ulrici Morhardi (Chez la veuve Ulrich Morhard), Tübingae (Tübingen) 1564, 2 volumes in-4 (17x25cm), (40) 872pp. et 309pp. (142) [Sig : a8 ß8 γ8 A-Z8 a-z8 Aa-Hh8 Ii4 et AAaa-BBbb8 CCcc4], reliés.

Edition rare de la Bible latine protestante, avec reprise des commentaires de Saint Jérôme, spécialement établie pour les étudiants de l'Université de Tübingen et plus particulièrement pour les élèves des Klosterschullen du duché de Wurtemberg (ce fut la première Bible imprimée dans le duché). Quarante lignes par page et lettrines répétées. Une page de titre de relais pour les Prophètes et une seconde pour le Nouveau Testament, comportant toutes la marque de l'imprimeur. Très nombreux soulignements de l'époque à la plume dans le texte, ainsi qu'une liste manuscrite des prophètes sur la page de titre du second volume et un sommaire des différentes parties sur le feuillet de garde du premier. On notera la beauté de la réalisation typographique de l'ensemble, remarquablement aérée pour une Bible : pages de titres, marges, alternance de caractères italiques et romains...

Absent à la Bibliothèque Nationale de France et à la British Library ainsi qu'à la Bodleian et aux catalogues britanniques, mais plusieurs exemplaires dans les bibliothèques suisses, autrichiennes et allemandes. Les bibliographies diverses de la littérature protestante ne font pas mention de cette édition, sans doute parce qu'elle suit le texte de la vulgate latine et que l'entreprise protestante consistait à traduire à nouveau des manuscrits grecs, à l'instar d'Erasme (lequel ne rejoignit cependant pas Luther - malgré sa demande - bien que sa traduction fut souvent utilisée par le protestantisme).

Reliures en plein vélin doré estampé à recouvrement de l'époque, dos lisses ornés de roulettes végétales et animalières (lièvres, oiseaux, renards...) et de fleurons dorés, titre à la plume, plats décorés de plusieurs encadrements dorés, d'arabesques dorées en écoinçon et d'un grand fleuron central en losange, toutes tranches dorées et ciselées (feuillages, coeurs et étoiles) laissant apparaître les signets en cuir de l'époque. Les cent premiers exemplaires de cette Bible furent reliés aux armes du duché de Wurtemberg, les quatre cents suivants furent établis dans cette reliure.

Vélin un peu sali, deux petites taches angulaires jaunes. L'or est la plupart du temps terni ou estompé. Quelques infimes travaux de vers sur les premiers feuillets du premier volume ; deux petites galeries traversant infimement la reliure du second volume. Légères mouillures angulaires. Rousseurs infimes et éparses. Bel exemplaire malgré de minimes défauts de cette reliure remarquable et historique.

Auteur d'une multitude de commentaires théologiques, le théologien protestant luthérien Johannes Brenz (1499-1570) a réalisé une Bible remarquable, mais qui

eut, contrairement à la Bible de Luther, une assez faible diffusion (les exemplaires ayant survécu sont donc rares). Le texte suivi est celui de la vulgate latine de l'édition de Leipzig imprimée par Wolrab en 1544 (laquelle était elle-même basée sur l'édition d'Estienne de 1540). Brenz n'était pas un traducteur bien qu'il fût un des plus éminents biblistes du XVIème siècle, et notamment protestant, aux côtés de Luther, de Calvin, et de Bullinger. Brenz fut l'organisateur de l'Eglise du Wurtemberg, il vulgarisera, dans ses prédications et ses commentaires la théologie biblique du groupe de Wittemberg, à l'origine de la réforme protestante. Sa Bible en fut l'arme évangélicatrice, elle est unique dans le mouvement de la Réforme puisqu'elle se base sur le texte de la vulgate latine.

Ex-libris de Paul Schmidt encollés sur les contreplats.

6 000

[+ de photos](#)



9. BLANCHOT Maurice. *Le Dernier Mot. Manuscrit autographe et tapuscrit complets inédits.*

S.n., s.l. s.d. [1935], 13,5x21cm, 17 pages in-8 de manuscrit & 30 pages in-4 de tapuscrit.

Première version inédite du manuscrit autographe de 17 pages, rédigé en 1935.

Manuscrit à l'écriture très dense, complet à l'exclusion des 13 dernières lignes du texte imprimé, comportant de nombreuses ratures, corrections et ajouts.

On joint le tapuscrit complet comportant quelques variantes par rapport au manuscrit et un exemplaire de l'édition originale définitive publiée en 1947 et parue en 1950.

En 1935, Blanchot travaille déjà depuis trois ans sur *Thomas l'Obscur* (qu'il n'achèvera qu'en 1940) lorsqu'il interrompt son écriture « qui n'en finissait pas » pour rédiger *Le Dernier Mot*, un court récit qu'il décrit comme « une tentative de court-circuiter l'autre livre en cours afin de surmonter l'interminable et d'arriver par une narration plus linéaire, pourtant péniblement complexe, à une décision silencieuse... »

En 1983, Blanchot, revenant sur les motivations de ce « texte innocent où retentissaient les présages meurtriers des temps futurs », ne peut dire « comment il s'est écrit et à quelle exigence inconnue il a dû répondre ».

« Ce n'était pas un texte destiné à la publication » rappelle-t-il dans la postface d'*Après coup. Le Dernier Mot* ne sera en effet publié que douze ans plus tard à 550 exemplaires dans la collection L'Age d'or (celle-ci ayant fait faillite au même moment, l'ouvrage ne sera mis en vente qu'en 1950).

Ainsi, le premier récit se veut tout à la fois le dernier mot et le refus de son dévoilement.

« Assurément commencer d'écrire pour parvenir aussitôt au terme (...), cela signifie au moins l'espérance de ne pas faire carrière et de trouver le plus court chemin pour en finir dès le début ». Dans cette « apocalypse » Blanchot entraîne son propre roman en cours d'écriture : Thomas, le héros, est ainsi convoqué ironiquement dans la nouvelle sans pouvoir autrement exprimer « ce qui lui est arrivé [qu'] en disant : rien n'est arrivé ».

Mais si, en commençant par le dernier mot, Blanchot signe la fin de l'écriture, c'est une fin qui reste inédite. Et, lorsque l'ouvrage sera enfin publié, ce sera à la suite d'une œuvre déjà conséquente : *Thomas l'Obscur*, *Aminadab*, *Faux pas*, *Le Très-Haut*, *L'Arrêt de mort* et *La Part du feu*.

Dès lors *Le Dernier Mot* n'est plus « la renonciation à être Maître et Juge », mais un écrit sur cette renonciation « elle-même vaine ». Il ne peut plus être « la résolution insolite de priver [le langage] de son soutien (...) c'est-à-dire plus de langage » mais, s'inscrivant dans l'œuvre, il reste une « parole pour le dire et ne pas le dire ». Une parole réécrite par l'écrivain qu'il est devenu, transformé par l'écriture et par la guerre.

C'est cette version inaugurale, ce premier jet du jeune Blanchot trentenaire, que nous présentons ici et que Christophe Bident, son biographe, pensait « ne probablement jamais connaître ».

Récit fondement, écrit fondamental, de nombreux exégètes se sont penchés sur *Le Dernier Mot*, « péniblement complexe » au dire même de l'auteur, mais qui convoque en quelques pages « prophétiques » une réflexion sur le langage (et, à travers lui, le totalitarisme) qui marquera la seconde partie du siècle.

Inutile de lire; mais c'est la gorge serrée par l'angoisse que vous apprendrez à parler. Puis il fit allusion à sa propre c rainte.

"Qu'arrive-t-il lorsqu'on a trop longtemps vécu dans les livres? On oublie le premier et le dernier mot.

— Un moment, lui cria le garçon chargé de l'interrompre. Quels sont vos rapports avec la sta

— Vous aussi, vous êtes des l
d'abord tenir compte de ma tr
quelconque que vous avez jeté
me condamné est deux fois vul
Sait dit l'enfant. Passons



Or le manuscrit que nous présentons, rédigé en 1935 et inconnu jusqu'alors, diffère considérablement des deux versions suivantes de 1947 et 1983.

Écrit à la troisième personne (les versions ultérieures seront, elles, homodiégétiques) le récit est beaucoup plus long. Il contient notamment de nombreuses descriptions et des scènes inédites qui seront supprimées dans les versions publiées :

« Le soleil baignait [l'esplanade] d'une lumière ardente que d'immenses miroirs, placés aux quatre coins, se renvoyaient dans un entrelacs de couleurs. »

« Un nuage se fut bientôt amassé au plafond, nuage noir que traversaient de petites parcelles rougeoyantes. »

« Je suis tourmenté, lui dit-il. J'ai eu tort de quitter tout à l'heure cette maison où je rentre, entouré de flambeaux qui s'éteignent un à un. Que vais-je trouver maintenant ? Comment vivrè-je sans ligne de conduite ? Pouvez-vous m'expliquer quoi que ce soit ? »

« Quelques enfants, la tête noircie au charbon, écartèrent le sable dans lequel ils s'étaient enfouis et, essayant de l'atteindre avec les petites pierres blanches qu'ils tiraient de leur poche, ils l'injurièrent dans leur langage incompréhensible. »

« Profitant de l'accalmie, les chiens sortirent de leur trou et, comme s'ils avaient été secrètement excités par un maître, ils se précipitèrent vers le dormeur en tirant sur leurs liens. Ils le cherchèrent à droite, à gauche, puis le découvrant sous les couvertures, ils s'y glissèrent méchamment, les petits d'abord, la grosse chienne ensuite, pareils à une bande d'enfants vicieux. »

« L'ivresse d'être ensemble ayant égaré les plus jeunes les poussa dans leur propre maison comme si elle avait cessé de leur appartenir, et ils jetèrent des cris en s'éveillant intrus auprès de leur foyer. »

Mais ce manuscrit offre surtout à l'exégète quelques passages démonstratifs qui fournissent des éclaircissements sur le sens même du récit :

« Jusqu'à ce que n'est pas un mode indifférent au passé et à l'avenir. S'il est destiné à étendre un voile sur ce qui s'approche, s'il est un lien qui unit, par une répulsion mutuelle, des moments séparés du temps, il figure à partir de quelque chose, quelque chose d'autre qui n'en est cependant montré que comme limite extrême. »

« Elles à qui rien n'était interdit et qui savaient s'exprimer, se conduisirent comme si leur savoir eût consisté à rompre avec le langage. »

« Le maître qui dit « je te berne » [...], le disciple qui sur cet aveu, redouble d'adoration, se donnent des coups qui les changent en ce qu'ils ne peuvent être. Au premier moment de duperie commune, ils coururent, l'un vers un monde animal, l'autre vers un esclave rivé à lui-même. »

« Ils auraient voulu rire encore du non-sens, se supplicier dans le mensonge, mais, n'ayant pas d'autre moyen de se tenir debout que l'apothéose, ils perdirent de vue leur mutuel désir de mort et jouirent béatement du repos. »

A ces précieuses clefs de lecture s'ajoutent des modifications qui témoignent de véritables revirements de l'auteur. Si la plus importante est, bien entendu, le choix de la première

personne dans les versions ultérieures, certaines variations lexicales sont également très significatives.

Ainsi : « Je vous offre le spectacle de mes vices » dans le manuscrit et le tapuscrit de 1935 devient : « Je vous offre le spectacle de mes fautes » dans la version publiée en 1947. De même : « C'est un extrait du discours sur la troisième ville » devient « C'est un extrait du discours sur le troisième Etat » ; « Un bruit (...) portait d'un seul coup toute la ville » devient « portait d'un seul coup toute la foule » et « ... sur un pont d'onomatopées » devient « ...sur une passerelle de vociférations ».

C'est enfin un Blanchot lyrique que nous dévoile cette « convocation abrupte du langage » :
« Elle avait accroché à ses cheveux ces larges ailes de velours qui sont une promesse de métamorphose ».

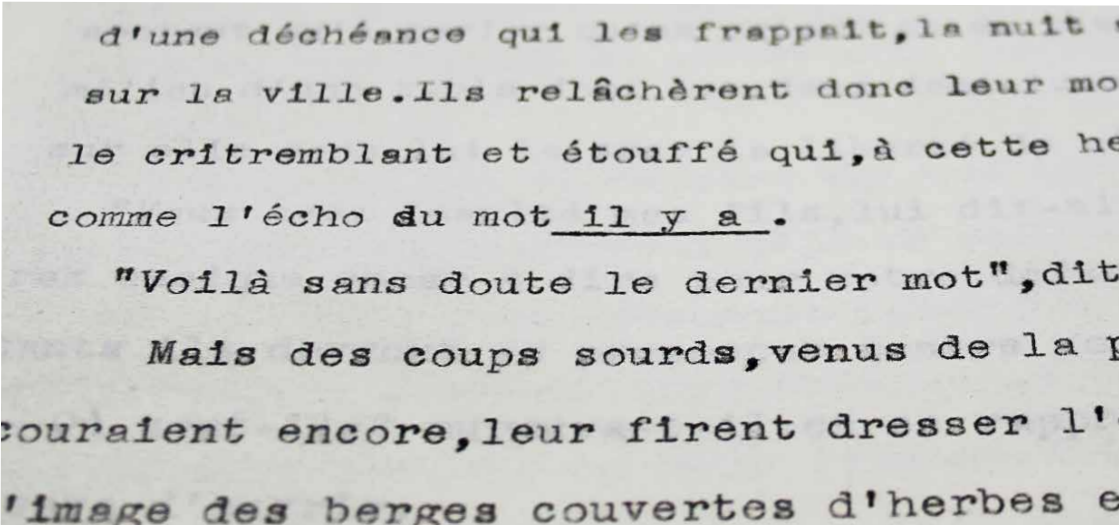
« ...lorsque le soleil jetant sa lumière contre les miroirs qui brillaient partout, s'arrêta au dessus de l'esplanade et fit entendre cette voix éclatante, privée mystérieusement de voyelles et de consonnes, qui annonce le partage des espaces »

« Des clameurs de la foule vinrent apporter les appels d'une immense détresse. »
« Il se précipita sur le livre et le mordit à belles dents, comme si le dépit l'eut rendu insensible à l'amertume des ces vieilles pages. ».

Dans *Après coup* Blanchot hésite à commenter ce texte qu'il propose toutefois pour la troisième fois et qu'il a pris soin de remanier à nouveau, cinquante ans après sa première version. Il apporte cependant quelques bribes d'explications qui révèlent l'importance capitale de ce petit récit dans la vie et l'œuvre d'un des plus mystérieux écrivains du XXème siècle : « *Le Dernier Mot* a pour trait principal de raconter, comme ayant eu lieu, le naufrage total, dont le récit lui-même ne saurait en conséquence être préservé, ainsi, impossible ou absurde, à moins qu'il ne se prétende prophétique, annonçant au passé un avenir déjà là ou encore disant ce qu'il y a toujours quand il n'y a rien : soit *l'il y a* qui porte le rien et empêche l'annihilation pour que celle-ci n'échappe pas à son processus interminable dont le terme est ressassement et éternité. »

35 000

[+ de photos](#)



d'une déchéance qui les frappait, la nuit
sur la ville. Ils relâchèrent donc leur mo
le critremblant et étouffé qui, à cette he
comme l'écho du mot il y a .

"Voilà sans doute le dernier mot", dit

Mais des coups sourds, venus de la p

pouraient encore, leur firent dresser l'

l'image des berges couvertes d'herbes e

10. BLOY Léon. *Vie de Mélanie bergère de la Salette écrite par elle-même en 1900 - Son enfance (1831-1846).*

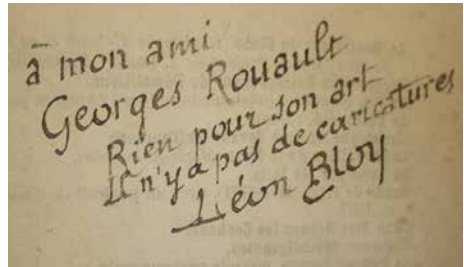
Mercur de France, Paris 1912, 12x19cm, broché.

Edition originale.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur au peintre Georges Rouault.

Dos renforcé comportant quelques manques comblés, une déchirure restaurée sur la page de faux-titre où figure l'envoi.

Notre exemplaire est présenté dans un coffret en plein maroquin noir, dos lisse, plats de papier marbré et intérieur en agneau.



Rouault fait la connaissance de Léon Bloy en 1904 par l'intermédiaire d'une de ses œuvres : « On m'apprend que le peintre Georges Rouault, élève de Gustave Moreau, s'est passionné pour moi. Ayant trouvé chez son maître *La Femme pauvre...*, ce livre l'a mordu au cœur, blessé incurablement » (*Journal de L. Bloy*, 16 mars 1904). Naît alors une indéfectible amitié entre les deux artistes. Cependant, lorsqu'en 1905 Rouault expose au Salon d'Automne « Monsieur et Madame Poulot » inspiré du roman de Bloy, la réaction de celui-ci est violente : « Cet artiste qu'on croyait capable de peindre des séraphins, semble ne plus concevoir que d'atroces et vengeresses caricatures. L'infamie bourgeoise opère en lui une si violente répercussion d'horreur que son art paraît blessé à mort. Il a voulu faire mes Poulot personnages de *La Femme Pauvre*. À aucun prix je ne veux de cette illustration. Il s'agissait de faire ce qu'il y a de plus tragique : deux bourgeois, mâle et femelle, complets : candides, pacifiques, miséricordieux et sages à mettre l'écume de la peur à la bouche des chevaux des constellations. Il a fait deux assassins de petite banlieue. »

Nul mieux que Raïssa Maritain ne sut décrire l'amitié complexe qui unit le jeune peintre et le vieil écrivain, analysant à la fois « la raison profonde de leur dissentiment » en citant une lettre de Bloy à Rouault de 1907 : « Vous êtes attiré par le laid exclusivement » comme leur « admiration » qu'elle explique par « la vive foi de l'un et de l'autre, (...) l'élévation et la rigueur de leur conscience d'artistes ».

« Combien de fois - écrit-elle - dans les années qui ont suivi, n'avons-nous pas vu Rouault chez Bloy, debout, appuyé contre le mur, un léger sourire sur ses lèvres closes, le regard au loin, le visage apparemment impassible, mais d'une pâleur qui allait s'accroissant lorsque la question de la peinture moderne était abordée. Rouault pâlisait, mais gardait jusqu'au bout un silence héroïque. Et toujours, malgré cette irréductible opposition sur la question même de son art, il est resté fidèle à Léon Bloy. On eût dit qu'il venait chercher chez Bloy les accusations mêmes qui tourmentaient en lui ce qu'il avait de plus cher, – non pour les soumettre à une discussion quelconque, mais pour éprouver contre elles la force de l'instinct qui l'entraînait vers l'inconnu et qui devait triompher de tout obstacle. » (« A l'aube de nouvelles amitiés » in *La Nouvelle Revue*, octobre 1941)

C'est le même Léon Bloy, respectueux mais immuablement critique à l'égard de son jeune ami, qui lui dédicace ce portrait d'une sainte, cette élégie de la beauté qu'il ne saura jamais percevoir dans l'œuvre de Rouault.

11. BRETON André. *Point du jour*.

Gallimard, Paris 1934, 12x19cm, broché.

Edition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers, un des exemplaires du service de presse.

Exceptionnel envoi autographe signé de l'auteur à André Malraux : « à André Malraux avec confiance et espoir. André Breton ».

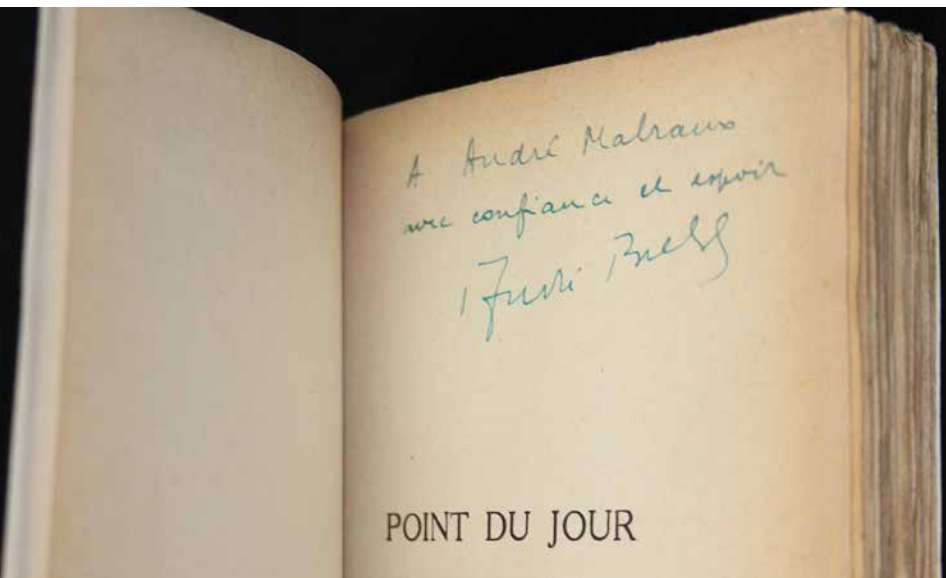
Surprenante rencontre entre deux écrivains à « la nature profondément dissemblable ». Pourtant les destins de Malraux et de Breton se sont croisés au moins à deux reprises. La première en 1924, alors que Malraux, jeune auteur presque inconnu, est arrêté pour l'affaire d'Angkor. Breton recueille chez lui Clara Malraux et lui offre son aide pour faire libérer Malraux dont il plaide la cause dans les *Nouvelles littéraires* : « Nous apprenons par les journaux que le jeune auteur de *Lunes en papier* (...) s'est rendu « coupable » de rapt sur la personne de deux ou trois danseuses de pierre, dans un temple presque inconnu des environs d'Angkor. Qui se soucie réellement de la conservation, dans leur pays d'origine, de ces œuvres d'antan ? je ne veux pas le savoir, mais je ne puis penser sans émotion qu'(...) André Malraux (...) va se trouver empêché (...) de réaliser, qui sait, une œuvre plus haute que celle qu'il a menacée. »

C'est en 1934 que les deux hommes se retrouvent à la suite des émeutes du 6 février. André Malraux signe l'*Appel à la lutte* et l'*Enquête sur l'Unité d'Action* rédigés par Breton contre le « réel danger fasciste [qui] s'est manifesté en France le 6 février ». Cette prise de position conduira à la création du « Comité de vigilance des intellectuels antifascistes » auquel adhèrent les deux écrivains. De cet engagement commun naîtra une amitié discrète mais durable. Breton citera ainsi à plusieurs reprises le discours de Malraux au congrès des écrivains soviétiques. Après guerre, il fera deux fois l'éloge de Malraux le qualifiant de « l'un des esprits les mieux qualifiés de ce temps ».

Précieuse dédicace faisant référence à leur combat commun et surréaliste prémonition du titre du futur grand roman antifasciste de Malraux.

6 800

[+ de photos](#)



12. CALVIN Jean. *Vingt deux sermons ausquels est exposé, le Pseaume cent dix-neufième, contenant pareil nombre de huitains.*

Chez François Estienne, Genève 1562, in-12 (10x16cm), 454 pp. [Sig : a-z8 A-E8 F3], relié.

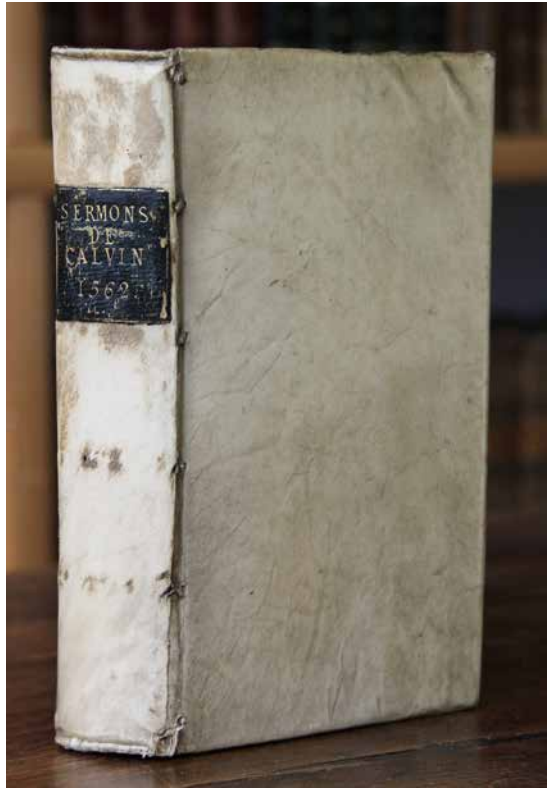
Edition princeps. Selon certaines sources, il n'y aurait que cinq exemplaires connus. Inclus le texte du psaume. Aucun exemplaire à la Bibliothèque Nationale, un à la British Library, rien dans les catalogues français ; un exemplaire à Bristol. Edition mentionnée dans *Recherches sur l'imprimerie à Genève de 1550 à 1564 : étude bibliographique, économique...* par Paul Chaix.

Trente-cinq lignes par page.

Reliure en plein vélin à rabats, peut-être d'époque, possiblement XVIIème, dos lisse orné d'une pièce de titre de maroquin à grain long noir postérieure, un accroc au niveau de l'une des coupes et en mors de queue.

Le psaume 119 est le plus long de tous les psaumes, ainsi que le plus long chapitre de la Bible ; son sujet est le respect de la Loi. Calvin épouse dans sa lecture la plupart des thèses exprimées par Saint Augustin dans ses propres commentaires, mais il les formule dans son langage. Il rappelle plusieurs fois que la Loi s'inscrit dans le cadre de l'alliance que Dieu a conclue avec Israël ; la Loi n'est donc pas qu'un recueil de commandements à observer, elle ne serait rien sans l'adoption de la Grâce et l'alliance avec Jésus Christ. Les *Sermons* furent recueillis par ses étudiants, Calvin n'ayant pas le temps de les réécrire et à son grand dam, de les rendre plus concis. Il fut par ailleurs longtemps affecté par les publications de ses sermons, non seulement parce qu'il ne pouvait les travailler, mais surtout parce que la forme même du sermon dérogeait à ses principes d'écriture, et qu'un sermon destiné à un public particulier aurait été différent dans un autre lieu ; il comprenait donc peu qu'on puisse les répandre dans l'Europe entière.

Trois ex-libris dont celui d'Ambroise Firmin-Didot et Jacques Vieillard. 4 500



13. CALVIN Jean & BEZE Théodore de. *Ioannis Caluini in viginti prima Ezechielis Prophetæ capita Prælectiones, Ioannis Budaei & Caroli Ionuillaei labore & industria exceptæ. Com Præfatione Theodori Bazæ ad generosis. Gasparem Colignio Gallia Amiralium.*

Ex officina Francisci Perrini, Genevæ 1565, in-8 (12x19,5cm), (10f.) 412ff. (20f.) Sig : *10 a-z8 A-Z8 Aa-Hh8, relié.

Edition originale posthume, contenant une préface de Théodore de Bèze, successeur de Calvin, sous forme d'exhortation au chef des Protestants de France, l'amiral Gaspard de Coligny. Trente-quatre lignes par page, lettrines gravées, vignette de l'éditeur et quelques mentions manuscrites sur la page de titre. Cette édition est parue quelques mois plus tard dans une traduction française chez le même éditeur.

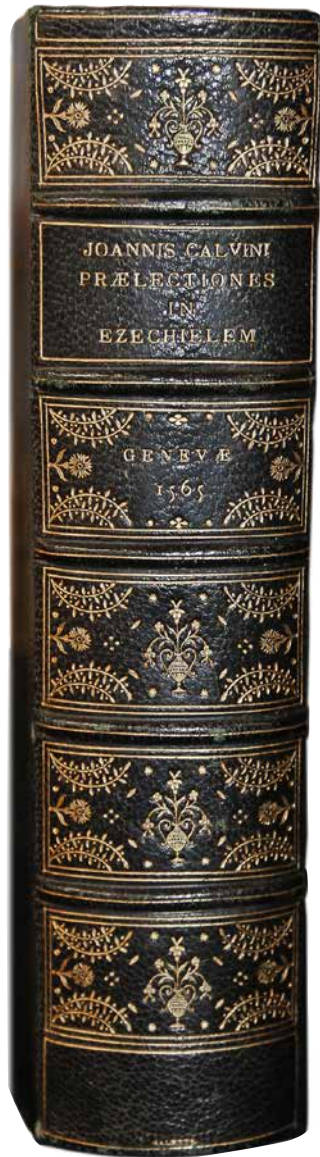
Reliure en demi-maroquin bleu nuit à coins milieu XIXème signé Galette, dos à cinq nerfs décoré de caissons richement ornés, signature du relieur en queue, gardes et contreplats de papier à la cuve, toutes tranches rouges. Quelques épidermures et coins très légèrement frottés. Plusieurs mouillures angulaires ainsi que trois restaurations marginales de papier et une infime galerie de vers habilement comblée en page de titre.

Bel exemplaire à grandes marges.

Ces leçons sur les vingt premiers chapitres des révélations du prophète Ezechiel, sont les dernières que Calvin a données avant sa mort en 1564. Elles furent recueillies en latin par Jean Budé et le secrétaire de Calvin Charles de Jonviller, chargés d'enregistrer plusieurs des commentaires du pasteur.

A l'instar du livre de l'Apocalypse, celui d'Ezechiel peut-être appelé livre de mystères tant il contient d'images difficiles à interpréter, Ezechiel étant sans doute le plus mystique de tous les prophètes. Dans

ces leçons, on distingue autant le prédicateur qu'était avant tout Calvin que le théologien rigoureux attentif au sens objectif du texte original qu'il suit de plus près que ne l'avait fait aucun commentateur avant lui. Sa thèse principale est le souci éthique de Dieu qui ordonne le monde, et les commentaires ne sont jamais éloignés de la situation contemporaine. Selon de Bèze, la dédicace à l'amiral de France fut voulue par Calvin lui-même afin que ce dernier en tire des leçons profitables.



14. CAMUS Albert. *L'Étranger*.

Gallimard, Paris 1942, 12x19cm, broché.

Édition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers et comportant bien le bon achevé d'imprimer, fausse mention de cinquième édition.

Exceptionnel et important envoi autographe signé de l'auteur à René Leynaud : « cette histoire d'un autre monde, mais l'amitié au moins y gardait toute sa place ».

Une déchirure sans manque qui affectait le dos et le premier plat de couverture a été très habilement restaurée.

Cette première édition de *L'Étranger* fut tirée à 4400 exemplaires le 21 avril 1942 et divisée en huit « éditions » fictives de 550 exemplaires. Camus, qui demeurait alors à Oran « reçut un exemplaire - un seul car ses exemplaires d'auteur se perdirent en route ». (cf. *Albert Camus* par H. Lottman). Ce n'est qu'à partir d'août 1942, à son arrivée en France, pour soigner sa tuberculose qu'il put dédicacer quelques rares exemplaires de l'édition originale. Ne sont connus à ce jour que de deux ou trois exemplaires de cette édition avec un envoi autographe contemporain.

Notre exemplaire, inconnu jusqu'à lors, fut offert par Camus à René Leynaud, figure symbolique de la Résistance lyonnaise et, jusqu'à sa mort tragique, une des plus belles amitiés d'Albert Camus.

La dédicace autographe, datée de juin 1943, est apposée sur un exemplaire de l'édition originale. Il a sans doute été récupéré directement auprès de Gaston Gallimard auquel Albert Camus a rendu visite au début du mois, lors de son court séjour à Paris. (Francis Ponge mentionne cette rencontre dans sa lettre du 8 juillet : « votre action de couloir sur G.G »). A partir du 13 juin, Albert Camus retrouve René Leynaud à Lyon aux côtés de Francis Ponge et Michel Pontromelli, il leur fera à cette occasion la lecture du *Malentendu*. (cf. Camus/Ponge correspondance. Note de la lettre du 8 juillet 1943). C'est durant ce séjour, sans doute, que Camus offre à son ami cet exemplaire.

René Leynaud, entré dès les premiers mois dans la Résistance, a très fortement impressionné Albert Camus et sans doute contribué à son engagement plus actif, notamment au sein du réseau Combat dont Leynaud était devenu chef régional à Lyon sous le pseudonyme de Clair.

C'est d'ailleurs à René Leynaud que sera dédié *Lettres à un ami allemand*, qui constitue une des plus importantes participations intellectuelles de Camus à la Résistance.

Poète et journaliste, Leynaud fréquente Camus et Ponge durant les années 1943 et 1944. Lors de ses passages à Lyon Camus loge chez lui dans sa petite chambre « que ses amis connaissent bien » de la rue de la Vieille-Monnaie, rebaptisée depuis rue René Leynaud. C'est là qu'entre le laïc mélancolique et le chrétien héroïque naît une amitié immédiate et indéfectible. Malgré les difficultés du temps, les deux hommes s'écrivent et se rencontrent souvent, à Lyon, Saint Etienne ou Paris. Ils parlent littérature : celle de leur ami commun, Francis Ponge : « J'ai parlé de vous avec Leynaud à mon passage à Lyon. J'ai été heureux de lui entendre dire que votre œuvre lui paraissait la seule significative depuis Mallarmé » (lettre à Ponge du 20 mai 1943) ; celle, non publiée, de Leynaud qu'il ne montre qu'à ses rares amis : « pour qu'ils sachent penser du mal de moi comme ils en pensent du bien. »

à René Leynaud

cette histoire d'un autre monde
(mais d'amitié au moins
y gardant toute sa place)

fidèlement

Albert Camus

14 Juin 1943

(in préface de René Leynaud, *Poésies posthumes*); et, bien sûr, celle de Camus qui partage avec lui ses travaux en cours, comme *Le Malentendu* et *La Peste* : « j'ai donné à la revue *Messages* un extrait de mon roman que j'aimerais vous faire lire. (...) Ce sont des pages que vous comprendrez, vous verrez pourquoi » (lettre à René Leynaud du 17 janvier 1944).

L'exécution de Leynaud sera pour Camus une des plus tragiques pertes de sa vie : « Jamais la mort d'un homme n'a retenti à ce point en moi. (...) Avec lui, j'y voyais plus clair et sa mort, loin de me rendre meilleur, comme il est dit dans les livres consolants, a rendu ma révolte plus aveugle. » Camus ne laisse que peu d'écrits au sujet de Leynaud, refusant d'utiliser sa mémoire : « nous ne nous servirons pas de lui qui ne s'est servi de personne. (...) Nous lui garderons ce qu'il aurait préféré, le silence de notre cœur, le souvenir attentif et l'affreuse tristesse irréparable ». Cependant, les quelques textes dans lesquels il évoque avec pudeur cette rencontre lumineuse comptent parmi les plus belles preuves littéraires d'amitié et d'admiration.

Extraits de l'article paru dans la revue *Combat*, le 27 octobre 1944, un jour après l'annonce officielle de sa mort que l'accablement l'avait empêché de commenter le jour même :

« Il nous a été difficile de parler hier de (...) ce qui était pour nous une terrible, une atroce nouvelle. Et pourtant, (...) il faut que nous en parlions pour que la mémoire de la Résistance se garde, non dans une nation qui risque d'être oublieuse, mais du moins dans quelques cœurs attentifs à la qualité humaine. (...) »

L'absurde tragédie de la Résistance est tout entière dans cet affreux malheur. Car des hommes comme Leynaud étaient entrés dans la lutte, convaincus qu'aucun être ne pouvait parler avant de payer de sa personne. Le malheur est que la guerre sans uniforme n'avait pas la terrible justice de la guerre tout court. Les balles du front frappent n'importe qui, le meilleur et le pire. Mais pendant quatre ans, ce sont les meilleurs qui se sont désignés et qui sont tombés, ce sont les meilleurs qui ont gagné le droit de parler et perdu le pouvoir de le faire.

Celui que nous aimions en tout cas ne parlera plus. Et pourtant la France avait besoin de voix comme la sienne. Ce cœur fier entre tous, longtemps silencieux entre sa foi et son honneur, aurait su dire les paroles qu'il fallait. Mais il est maintenant à jamais silencieux. (...) Les meilleurs d'entre [les résistants] sont morts. Nous le disons parce que nous le pensons profondément, si nous sommes encore là, c'est que nous n'avons pas fait assez. Leynaud a fait assez. (...) Peut-être, la mort d'un tel homme est un prix trop cher pour le droit redonné à d'autres hommes d'oublier dans leurs actes et dans leurs écrits ce qu'ont valu pendant quatre ans le courage et le sacrifice de quelques Français. »

Le 13 décembre, Camus adresse à Hélène Leynaud une lettre dont voici quelques passages :

« C'est une terrible et atroce nouvelle. Je la porte en moi depuis tout ce temps et je ne peux m'en détacher. Aujourd'hui mon plus amer regret est de ne pas lui avoir assez dit combien je l'aimais et combien sa vie m'était chère. Mais les hommes ne parlent pas de cela. Ils attendent de s'être perdus et alors il est trop tard.

Maintenant il faut admettre cette mort injuste et stupide, il faut mesurer tout ce que nous

et notre pays avons perdu avec un homme comme lui. (...) Il était ce que j'ai connu de meilleur et de plus pur. Rien ne paiera jamais cette mort atroce. (...) J'ai pleuré de rage en l'apprenant. Aujourd'hui je n'ai pas de mots pour dire ma douleur. (...) Je ne vous dirai pas que son sacrifice n'a pas été inutile pour son pays. Personne n'en sait rien. Mais je sais qu'il était d'accord avec lui-même et avec cette vérité qu'il a défendue jusqu'au bout. Cela suffit pour que je sache qu'il est mort le cœur en paix.

Pardonnez-moi, Ellen, j'imagine votre immense douleur et je voudrais vous dire la part que j'y ai, mais je me sens le cœur trop serré pour continuer. »

En 1947, il réunira avec Francis Ponge quelques poèmes inédits de René Leynaud et rédigera une émouvante préface sur la vie, l'engagement et la poésie de leur ami commun : « je n'ai pas connu un seul être qui l'aimait, ne l'aima de toutes ses forces. (...) Qui donc pourra justifier cette terrible mort ? Que sont le devoir, la vertu, les honneurs auprès de ce qu'il y avait d'irremplaçable dans Leynaud (...) sinon les pauvres alibis de ceux qui restent en vie ? »

Enfin c'est encore à Leynaud que Camus pensera en recevant en 1957 son prix Nobel : « Parmi le petit nombre d'êtres qui étaient présents en moi (...) René était au premier rang. Les années ont passé et je ne me suis pas consolé de lui. Il a été mon frère, non par le sang, mais par le cœur et l'esprit et dans les peines comme dans les joies, il m'a manqué, obscurément, pendant treize ans. Cet excès d'honneur qui m'est fait, il m'aurait aidé à le supporter dignement (...). Et ce jour là, c'est à lui que j'ai pensé, le cœur serré. » (Lettre à Louise Leynaud du 13 novembre 1957)

En décembre 1944, alors qu'il écrit sa peine à Hélène Leynaud, on peut lire dans le carnet de Camus ces quelques mots :

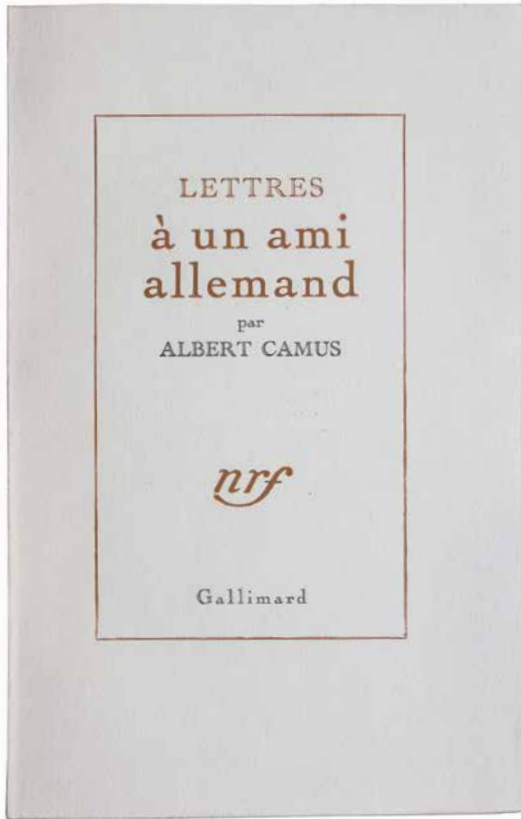
« Décembre. Ce cœur plein de nuit et de larmes. »

35 000

[+ de photos](#)

ALBERT CAMUS

L'ÉTRANGER



15. CAMUS Albert. *Lettres à un ami allemand.*

Gallimard, Paris 1945, 12x19cm, broché.

Edition originale, un des 25 exemplaires numérotés sur pur fil, tirage de tête.

Camus dédia cet ouvrage à son ami René Leynaud.

Rare et agréable exemplaire. 8 000

[+ de photos](#)

16. CAMUS Albert.

Le Minotaure ou la Halte d'Oran.

Charlot, 1950, 16x25,5cm, relié.

Edition en partie originale, un des 17 exemplaires numérotés sur Chine, tirage de tête.

Reliure à la bradel en demi maroquin cerise, dos lisse orné de deux pastilles mosaïquées de maroquin crème, date et nom de l'éditeur dorés en queue, plats recouverts de papier japonais, couvertures et dos

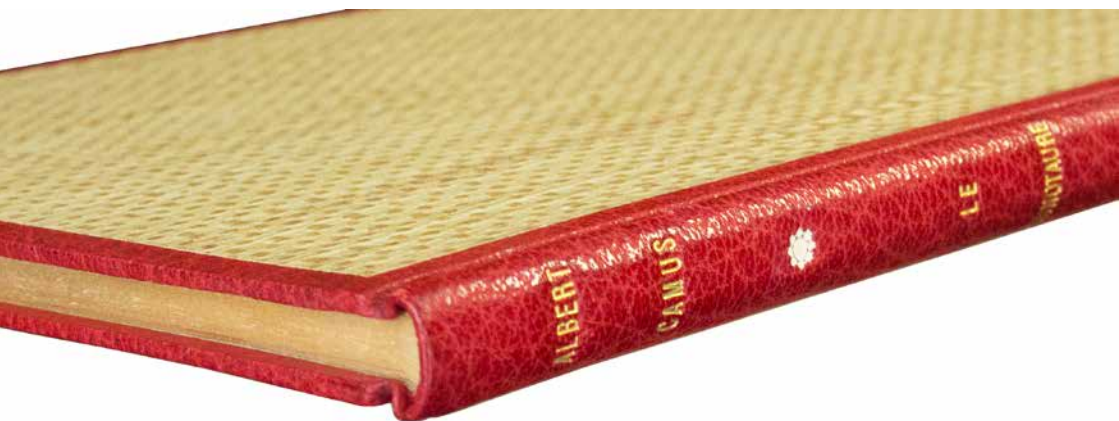
conservés, tête dorée sur témoins, élégante reliure signée de Devauchelle.

Provenance : de la bibliothèque de Raoul Simonson avec son ex-libris encollé.

Très bel exemplaire parfaitement établi.

8 000

[+ de photos](#)



17. CAMUS Albert. *L'Homme révolté.*

Gallimard, Paris 1951, 12x19cm, relié.

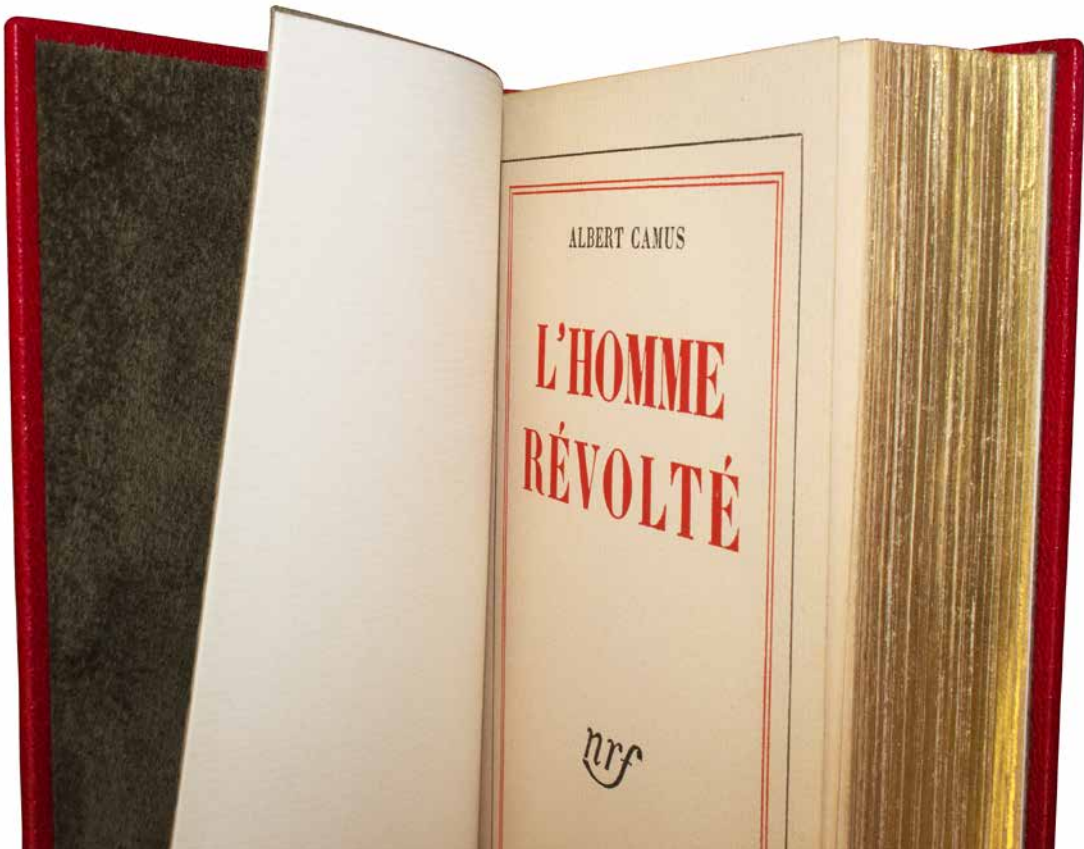
Edition originale, un des 45 exemplaires numérotés sur Hollande, le nôtre un des 5 hors commerce, tirage de tête avec 10 Madagascar hors commerce réservés à l'auteur.

Reliure janséniste en plein maroquin rouge, dos à cinq nerfs, date en queue, gardes et contreplats en agneau velours vert bronze, couvertures et dos conservés, toutes tranches dorées, étui bordé de maroquin rouge et plats de papier marbré, ensemble signé T. Boichot.

Très bel exemplaire parfaitement établi dans une élégante reliure signée.

15 000

[+ de photos](#)



18. CAMUS Albert. *L'Été.*

Gallimard, Paris 1954, 12x19cm, relié.

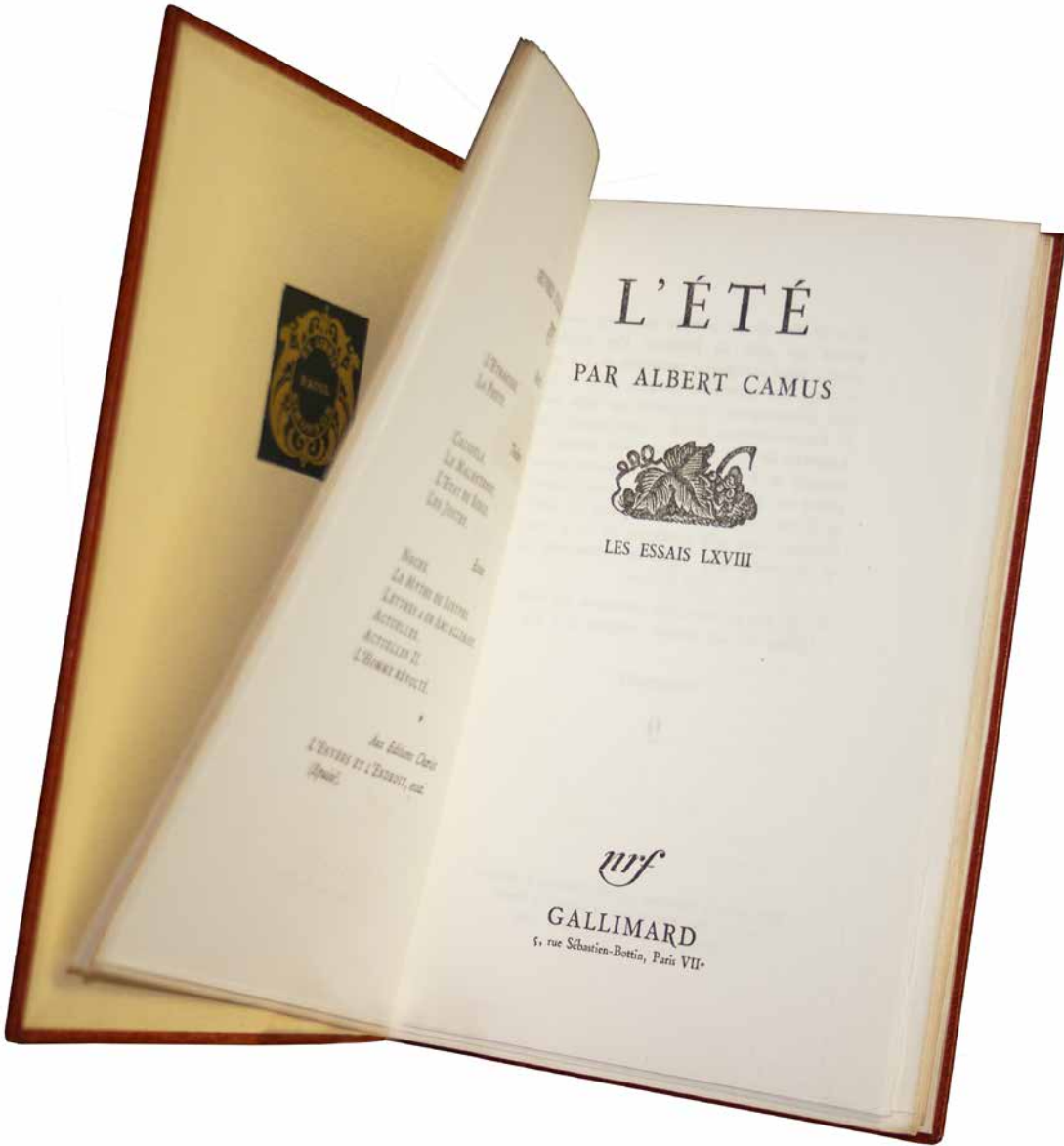
Edition en partie originale, un des 25 exemplaires numérotés sur Hollande, tirage de tête. Reliure en demi maroquin havane, dos lisse, date dorée en queue, plats recouverts de papier japonais, couvertures et dos conservés, tête dorée sur témoins, élégante reliure signée de Devauchelle.

Provenance : de la bibliothèque de Raoul Simonson avec son ex-libris encollé.

Très bel exemplaire parfaitement établi.

12 000

+ de photos



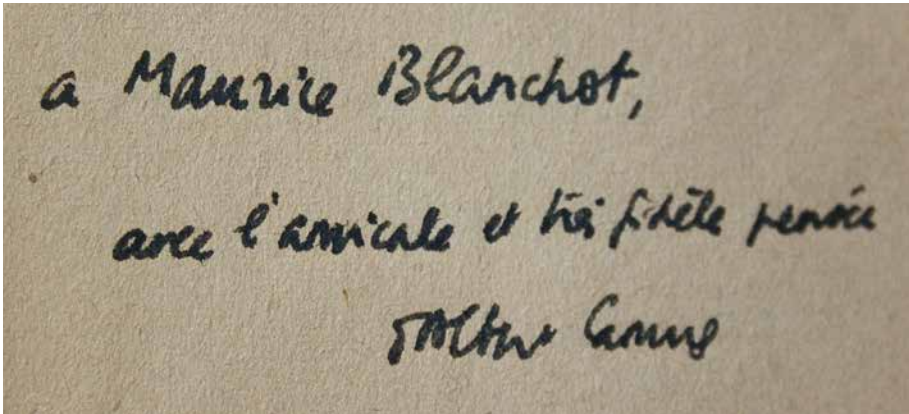
19. CAMUS Albert. *L'Été*.

Gallimard, Paris, 1954, 12x19cm, broché.

Edition originale, un des exemplaires du service de presse.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur à Maurice Blanchot : « avec l'amicale et très fidèle pensée d'Albert Camus ».

Dos et plats légèrement et marginalement piqués et passés.



« Trois ans pour faire un livre, cinq lignes pour le ridiculiser – et les citations fausses. »

La réception de *L'Etranger* par les critiques fut pour Camus une douloureuse déception.

Aussi, lorsque Pia lui envoie l'article de Blanchot paru durant l'été 1942, il ajoute cette appréciation: « Je crois que c'est jusqu'ici, ce qu'on a écrit de plus intelligent sur votre livre. »

L'intérêt que se portent les deux écrivains est immédiat. Dès le mois d'août 1942, Camus se fait envoyer les deux romans de Blanchot et leur consacre un paragraphe dans son carnet : « Thomas découvre la mort en lui qui préfigure son avenir. (...) Tout s'éclaire – mais de la lumière sans éclat qui baigne les asphodèles du séjour mortel. »

Liés par une admiration mutuelle, Camus et Blanchot se rencontrent régulièrement au jury de la Pléiade ou aux comités de l'Arche et de Gallimard dont ils sont tous deux membres. Leurs parcours littéraires se font également parfois étrangement écho à l'instar de *La Peste* et du *Très-Haut*, « allégories politiques fondées sur le développement imaginaire d'une épidémie dans la cité », publiés à un an d'intervalle.

En 1954, date de parution de *L'Été*, Blanchot publie plusieurs analyses de l'œuvre de Camus, réflexions critiques parfois sévères, mais procédant toujours d'une lecture attentive et rigoureuse qui témoigne de la proximité intellectuelle des deux hommes.

A la mort de Camus, Blanchot lui rendra un vibrant hommage (paru dans *L'Amitié*): « La mort qui a frappé Camus (...) nous a rendus, dans une part profonde de nous-mêmes, déjà mourants, comme si le pouvoir d'être contemporains de nous-mêmes, en ce temps auquel nous appartenions avec [lui], se voyait soudain altéré gravement. »

5 000

[+ de photos](#)

20. CELINE Louis-Ferdinand. *Voyage au bout de la nuit*.

Denoël & Steele, Paris 1932, 12x19cm, broché sous étui.

Edition originale, un des 100 exemplaires numérotés sur alfa, le nôtre un des quelques exemplaires nominatifs hors commerce, celui-ci imprimé spécialement pour Jean Ballard, seuls grands papiers avec 10 Arches également nominatifs.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur à Jean Ballard, directeur des *Cahiers du Sud*, qui publia les bonnes feuilles du *Voyage* juste avant sa parution, et l'un des plus longs comptes-rendus consacrés au roman.

Rares furent ceux qui reconnurent immédiatement l'importance de ce premier roman. Céline proposa pourtant son manuscrit à Gallimard, Bossart, Figuière et bien sûr Denoël qui fut le seul à manifester un réel enthousiasme. Il n'en tira cependant que 2000 exemplaires et sollicita diverses revues pour en publier les bonnes feuilles, dont les *Cahiers du Sud*, *Europe* et *Monde* quelques jours avant la parution.

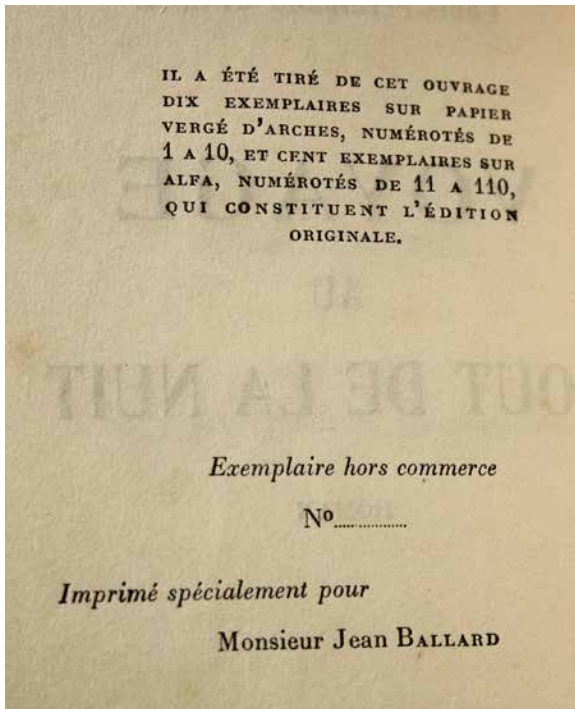
Les exemplaires nominatifs du tirage de tête sur Arches ou sur alfa, réservés à quelques proches de l'auteur, sont encore plus recherchés que les 110

grands papiers mis dans le commerce. Non numérotés pour la plupart, ils n'ont pas été dénombrés. On ne peut donc citer à ce jour que ceux de R. Beckers, M. Dorian, J. Ajalbert, L. Daudet, L. et M. Descaves (sur Arches), R.-L. Doyon, L. Hennique, G. Picard, Rosny jeune, C. Dullin et V. Moremans, R. Gallier et J. Ballard. Ces exemplaires ne contiennent pas le cahier d'annonces de l'éditeur infine.

Notre exemplaire est présenté dans un coffret signé de Julie Nadot reproduisant la couverture originale de cet ouvrage.

Bel et rare exemplaire. 45 000

[+ de photos](#)



LOUIS-FERDINAND
CÉLINE

VOYAGE
AU BOUT
DE LA NUIT

Roman

ALFA

Denoël & Steele

ÉDITEURS

PARIS

1932

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

VOYAGE
AU BOUT DE
LA NUIT

ROMAN

A monsieur Jean Ballant
Hommage et reconnaissance
de l'auteur

DENOËL ET STEELE

Louis Céline

21. CELINE Louis-Ferdinand. *Voyage au bout de la nuit*.

Denoël & Steele, Paris 1932, 12x19cm, relié.

Edition de l'année de l'originale.

Reiure en plein maroquin bordeaux, dos à cinq nerfs, date en queue, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, tête dorée, étui bordé de maroquin bordeaux, plats recouverts de papier à la cuve, reliure signée de Patrice Goy.

Exceptionnel et précieux envoi autographe signé de l'auteur à Abel Gance : « A mon ami Abel Gance fidèle dans un voyage autour de tout. Bien affectueusement. L F Destouches ».

Quelques repères de lecture marginaux au crayon de papier in-fine.

Ami de Gance depuis 1917, Céline lui voue une grande admiration : « Il restera dans cent ans bien plus de votre cinéma que de mon gros tambour mortuaire ». L'estime est réciproque et Gance sera le premier à envisager, dès le mois de novembre 1932, une adaptation cinématographique du *Voyage*, projet auquel Céline tenait beaucoup.

Abel Gance acheta les droits à Denoël pour 300 000 Francs. Impossible défi, il abandonna le projet un an plus tard. Lui succéderont : Claude Autant-Lara, Michel Audiard, Sergio Leone, Federico Fellini, François Dupeyron... Autant d'échecs, malgré la ferveur des cinéastes (« Le *Voyage* n'est pas un film, c'est un renvoi d'ascenseur, le père Céline on lui doit tout ! » - Audiard) et les efforts de Céline (il se rendit à Hollywood en 1934 pour « signer une option de six mois avec Lester Yard [...] De tous les agents, il m'a semblé le plus apte, le plus coquin »).

Rendez-vous manqué ou rencontre impossible, Céline conclura :

« Je laisse rien au cinéma ! Je lui ai embarqué ses effets ! ... toute sa rastaquouèrie-mélo ! ... tout son simili-sensible ! [...] j'ai capturé tout l'émotif ! ... » (*Entretiens avec le professeur Y*).

Abel Gance ayant, par la suite, détruit une grande partie de sa correspondance avec son sulfureux ami, cette dédicace constitue un des rares témoignages de la rencontre de deux pionniers du langage artistique moderne.

Bel et unique exemplaire parfaitement établi.

15 000

[+ de photos](#)

A mon ami Abel Jane
frère dans un
voyage autour et tout
Bon affectueux

Voyager, c'est bien utile, ça fait travailler l'imagination. Tout le reste n'est que déceptions et fatigues. Notre voyage à nous est entièrement imaginaire. Voilà sa force.

Il va de la vie à la mort. Hommes, bêtes, villes et choses, tout est imaginé. C'est un roman, rien qu'une histoire fictive. Littré le dit, qui ne se trompe jamais.

Et puis d'abord tout le monde peut en faire autant. Il suffit de fermer les yeux.

C'est de l'autre côté de la vie.

UF Destouches

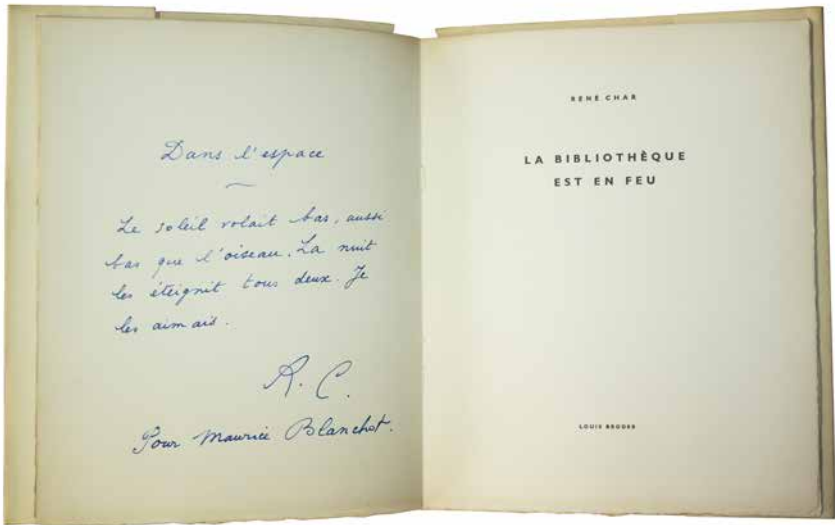
22. CHAR René. *La Bibliothèque est en feu.*

Louis Broder, Paris 1956, 23,5x29,5cm, broché.

Edition originale, un des 26 exemplaires sur vélin d'Arches **lettrés et réservés à l'auteur qui les a signés**, seul tirage avec 120 vélin d'Arches.

Rare recueil d'aphorismes poétiques sur le rôle du poète et dont le titre « La Bibliothèque est en feu » est emprunté au passé de Résistant de René Char. C'était en effet un message codé diffusé par Radio Londres qui annonçait au capitaine Alexandre, alias René Char, un parachutage de containers qu'il devait récupérer près de Céreste. Un des containers prit réellement feu et déclencha un terrible incendie.

Précieux envoi autographe signé de l'auteur à son ami Maurice Blanchot enrichi d'un poème qui paraîtra en 1962 dans le recueil *La Parole en archipel* :



A l'instar de tous les exemplaires d'auteur, notre exemplaire ne comporte pas l'eau-forte originale de Georges Braque.

Blanchot rencontre René Char dès 1940. Entre les deux hommes naît alors une amitié et une admiration profondes qui transparaissent dans leurs écrits. En 1946, après la publication d'un article de Blanchot à son sujet dans *Critiques*, Char écrira à Georges Bataille : « Je crois Blanchot indispensable à la place où il s'exprime comme vous êtes indispensable à la vôtre. Toute une région majeure de l'homme dépend aujourd'hui de vous. » (7 déc. 1946; cf. G. Bataille, *Choix de lettres*). En 1964, il prendra la défense de son essai

controversé *La Perversion essentielle* en ces termes : « Il n'a pas la mobilité oublieuse de la plupart des grands écrivains contemporains. Blanchot est fixé à la profondeur que la détresse entrave, (...) que la révolte électrise (...) seule profondeur qui comptera lorsque tout sera cendre ou sable... » (In *Recherche de la base et du sommet*). Mais c'est dans son recueil de poèmes *La Parole en archipel* que René Char rendra le plus bel hommage à son ami en lui dédiant un poème, « Le Mortel partenaire » :

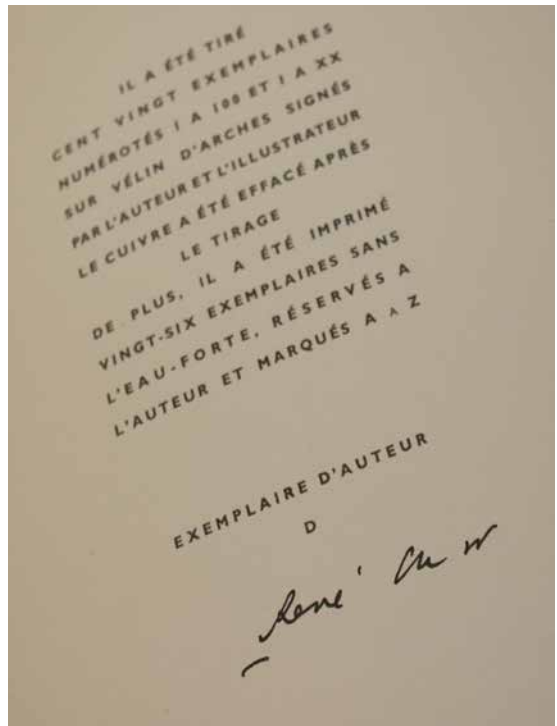
« Il pesait du regard les qualités de l'adversaire qui se contentait de rompre, cantonné dans une virginité agréable et son expérience. Sur la blanche surface où se tenait le combat, tous deux oubliaient les spectateurs inexorables. Dans l'air de juin voltigeait le prénom des fleurs du premier jour de l'été. Enfin une légère grimace courut sur la joue du second et une raie rose s'y dessina. La riposte jaillit sèche et conséquente. Les jarrets soudain comme du linge étendu, l'homme flotta et tituba. Mais les poings en face ne poursuivirent pas leur avantage, renoncèrent à conclure. A présent les têtes meurtries des deux battants dodelinaient l'une contre l'autre. (...) Qui sont-ils ? Leur secret tient au plus profond du secret même de la vie. Ils s'en approchent. Elle les tue. Mais l'avenir qu'ils ont ainsi éveillé d'un murmure, les devinant, les crée. Ô dédale de l'extrême amour ! »

Tout au long de sa vie, Blanchot consacra de nombreux écrits à cet indéfectible ami dont, en 1953, une magnifique étude de son poème « La Bête innommable » qu'il publiera quelques années plus tard à la demande du poète sous le titre : « La Bête de Lascaux ».

Quelle plus belle métaphore que cet art pariétal pour dire l'âme commune des deux poètes du secret que les journalistes regrouperont sous l'appellation « Les écrivains sauvages » ?

Rare et bel exemplaire. 3 800

[+ de photos](#)



23. COCTEAU Jean. *Les Chevaliers de la Table ronde.*

Gallimard, Paris 1937, 12x19cm, relié.

Edition originale, un des exemplaires du service de presse.

Reliure en demi maroquin noir, dos lisse, date en queue, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier souris, couvertures et dos conservés (quatre petites déchirures en tête et en pied du dos passé, deux petites taches en pied du deuxième plat, infimes piqûres sur le premier plat), tête dorée, élégante reliure signée de P. Goy.

Envoi autographe signé de l'auteur à la pianiste Misia (Sert), enrichi d'un dessin de Jean Cocteau la représentant de profil.

Figure emblématique de la Belle Époque, Misia eut une place primordiale dans la vie de Cocteau qui relate ainsi sa rencontre au théâtre du Châtelet lors d'une représentation des Ballets russes :

« Il est impossible d'imaginer [...] l'univers ensoleillé de Renoir, de Bonnard, de Vuillard, de Debussy, de Ravel, les projecteurs prophétiques de Lautrec, le prisme mallarméen [...] sans voir surgir la figure de jeune tigre enrubanné [...] que nous vîmes à Misia le soir où nous la connûmes sous l'aigrette de la Shéhérazade, trônant au centre de la loge royale du Ballet russe et peuplant de son fluide [...] des danses violentes, comme jadis, les jardins impressionnistes, pailletés de soleil. »

L'amitié passionnelle qu'entretint Cocteau avec Misia, égérie des artistes et écrivains de la Belle Époque, influença profondément le poète dont plusieurs œuvres relatent la vie tumultueuse : *Thomas l'Imposteur*, *La Voix humaine*, *Les Monstres sacrés* sont toutes inspirées de ce personnage hors du commun qui fut également une muse littéraire pour Proust, Radiguet, Gide, Morand, Mallarmé... et un modèle artistique pour Bonnard, Toulouse-Lautrec, Vallotton, Vuillard, Renoir...

Ainsi le portrait que Cocteau croque sur la page de faux-tire fait-il écho à cette impressionnante galerie de peintures dont Misia fut la dédicataire et auxquelles le musée d'Orsay consacra en 2012 une grande exposition intitulée : « Misia, reine de Paris ».

Agréable exemplaire parfaitement établi.

4500

[+ de photos](#)

a Misia,

du fond des âges

et de
venir

LES CHEVALIERS
DE LA TABLE RONDE

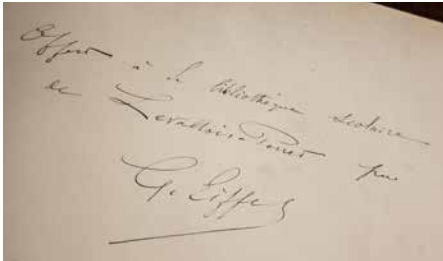
Jean



hmm

24. EIFFEL Gustave. *La Tour de trois cents mètres. Texte et Planches.*

Société des Imprimeries Lemercier, Paris 1900, 55x40cm, 2 volumes reliés.



Edition originale imprimée à 500 exemplaires hors commerce numérotés sur vélin.

Reliures en demi chagrin sapin à coins, dos passés à cinq nerfs comportant un accroc en tête, date dorée en queue, plats de papier marbrés, garde et contreplats de papier à la cuve, une éraflure en tête du premier plat du volume de planches, petites traces de

frottement sur les tranches, têtes dorées, reliures de l'époque.

Rare et précieux envoi autographe signé de Gustave Eiffel sur le volume de texte : « à la bibliothèque scolaire de Levallois-Perret ».

Levallois-Perret fut très fortement impliqué dans l'élaboration et la construction de la tour et Gustave Eiffel entretint toute sa vie une relation étroite avec la ville.

« En effet, dès 1866, année de création de la commune, le constructeur Gustave Eiffel y a installé ses ateliers, au 48 rue Fouquet. En 1868, la société G. Eiffel et C^{ie} est officiellement constituée, avec son siège sur le site de l'usine.

Le montage des parties métalliques de la tour débute en juillet 1887. Une grande partie du travail est réalisée en amont, dans les ateliers de Levallois-Perret. Chacune des 18 038 pièces est découpée, percée, pré-assemblée en éléments de 5 mètres environ à Levallois-Perret. Deux tiers des 2 500 000 rivets de la tour sont posés en usine. (...) En 1888, pour faire face aux travaux demandés par la construction de la tour, mais également par les écluses du canal de Panama, Gustave Eiffel loue de nombreux terrains autour de son usine qui atteint désormais une superficie de près de 16 400 mètres carrés !

Le 31 mars 1889, la tour de 300 mètres, que tous commencent déjà à appeler « la Tour Eiffel », est inaugurée. Gustave Eiffel est au sommet de la gloire. La ville de Levallois-Perret décide alors d'honorer son prestigieux citoyen en rebaptisant la rue Fouquet, siège historique des usines Eiffel en « rue Gustave-Eiffel ». A 57 ans, en plus de sa tour, le brillant ingénieur a une rue à son nom, privilège rarissime. » (in Archives & patrimoine des Hauts de Seine).

En frontispice du volume de texte, un portrait de Gustave Eiffel protégé par une serpente. Ce volume est illustré de 253 figures dans le texte et bien complet de l'appendice comportant 37 reproductions photographiques ainsi que des fac-similés des signatures des visiteurs de la tour.

Le second volume comprend bien les 54 planches dont plusieurs en couleurs et à double page, la carte spéciale des environs de Paris indiquant les points visibles du haut de la tour Eiffel et les 13 planches en héliogravure, généralement absentes.

Une ombre claire en tête de la dernière page de fac-similés des signatures, sinon très bel état intérieur.

Bel exemplaire en reliure de l'époque, complet des rares héliogravures et enrichi d'un important envoi autographe de Gustave Eiffel.

15 000

[+ de photos](#)



Vue de 300 mètres

Montage de la deuxième plateforme (31 Août 1889)

25. FLAUBERT Gustave. *Madame Bovary.*

Michel Lévy frères, Paris 1857, 12x18,5cm, 2 volumes reliés.

Édition originale comportant toutes les caractéristiques de première émission dont la faute à « Sénart » au feuillet de dédicace.

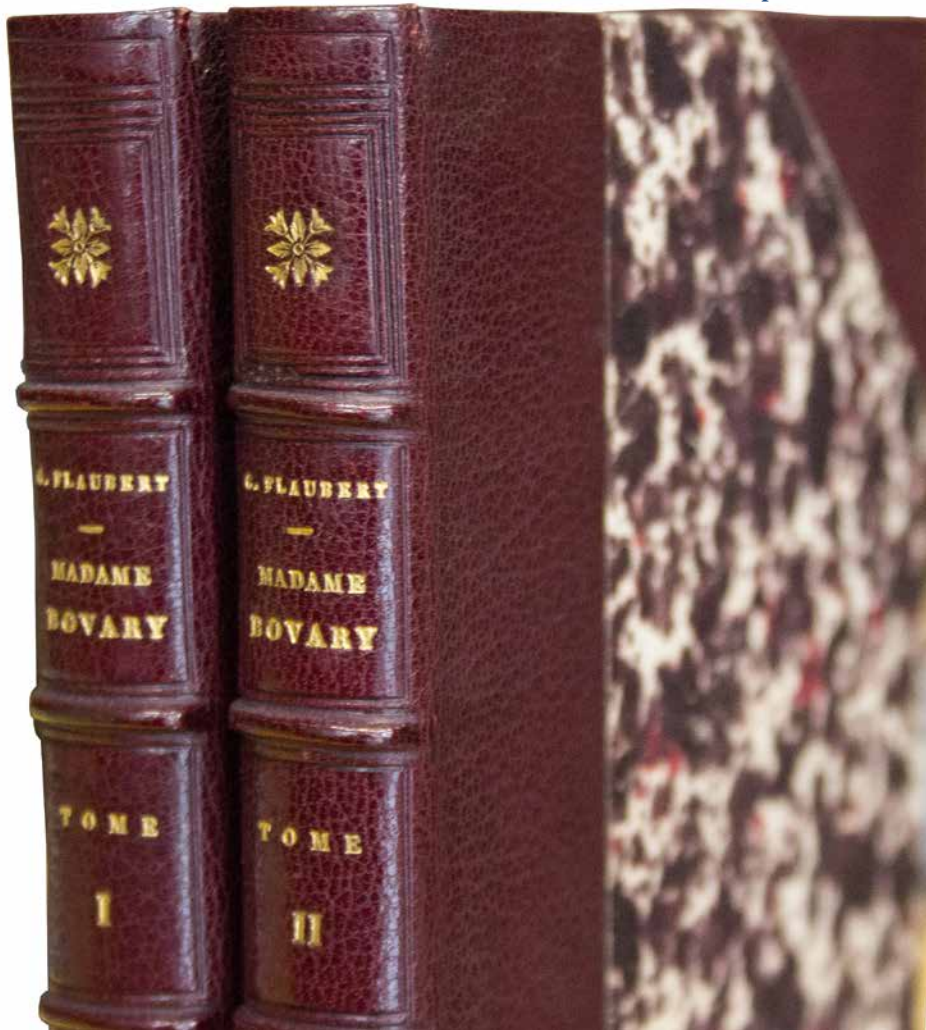
Reliures en demi maroquin prune à coins, dos à cinq nerfs ornés de triples caissons à froid enrichis d'un motif floral doré en leurs centres, dates dorées en queues, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures conservées, tête dorées, ex-libris encollés aux versos des premiers plats de reliure, élégante reliure signée de Georges Huser.

Ouvrage bien complet du catalogue de l'éditeur à la fin du premier volume.

Très bel et désirable exemplaire, relié avec ses rares couvertures, parfaitement établi par Georges Huser.

10 000

[+ de photos](#)



à Mr de Carné
hommage de l'auteur
Gustave Flaubert

26. FLAUBERT Gustave. *Salammô*.

Michel Lévy, Paris 1863, 15x23cm, relié.

Edition originale sur papier courant.

Reliure en demi chagrin sapin, dos à cinq nerfs, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, ex-libris encollé sur une garde, reliure de l'époque.

Rare envoi autographe signé de l'auteur à (Louis) de Carné, journaliste et historien dont Flaubert possédait plusieurs ouvrages référencés dans l'inventaire de sa bibliothèque.

L'intérêt que portait Flaubert à l'œuvre de Carné n'était toutefois pas bienveillant. On retrouve en effet des notes critiques sur ses articles dans les dossiers de *Bouvard et Pécuchet*.

D'autre part, la parution de *Salammô* coïncide avec l'élection controversée de Louis de Carné à l'Académie Française, qualifiée de coup d'état clérical par une partie de l'opinion publique. Elle était en effet le résultat de la fronde organisée par Mgr Dupanloup contre l'autre candidat, Emile Littré, auteur d'une définition matérialiste de l'homme qui déclencha la fureur des partis religieux et orléanistes. Flaubert évoque le scandale de cette élection dans une lettre aux Goncourt du 6 mai 1863 : « Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l'Académie à propos de la nomination Carné ? »

Bien qu'il précède sans doute légèrement cette élection, cet envoi de Flaubert à Carné est un curieux hommage d'un écrivain accusé naguère « d'offense à la morale publique et à la religion » à un futur représentant du pouvoir religieux au sein même de la prestigieuse Académie.

Rare et légères rousseurs sans gravité, bel exemplaire.

12 000

[+ de photos](#)

27. GAUTIER Théophile. *Emaux et Camées*.

Eugène Didier, Paris 1852, 8,5x14cm, relié.

Edition originale.

Reliure à la bradel en pleine basane marbrée, dos lisse orné d'un cartouche doré agrémenté de trois pastilles de maroquin rouge et sable mosaïqué, date dorée en queue, encadrement de triples filets dorés sur les plats, gardes et contreplats de papier à la cuve, toutes tranches dorées, élégante reliure signée de Loiseleur-Le Douarin.

Rare autographe signé de l'auteur au compositeur (Adolphe) Nibelle très légèrement rogné. En outre, notre exemplaire est enrichi de trois corrections manuscrites de l'auteur en fin de recueil.

Enfin, une note manuscrite signée du dédicataire précisant les particularités bibliophiliques de notre exemplaire a été montée sur onglet en début de volume.

Rousseurs éparses.

6 000

[+ de photos](#)

28. GONCOURT Edmond & Jules de. *Journal*.

Charpentier & Cie, Paris 1887-1896, 12x19cm, 9 volumes reliés.

Edition originale sur papier courant pour chacun des volumes.

Reliures à la bradel en demi percaline olive à coins, dos lisses, dates et doubles filets dorés en queues, pièces de titre de chagrin marine, plats de papier marbré, couvertures conservées, reliures de l'époque.

Précieux et chaleureux envois autographes signés de Edmond de Goncourt, sur chacun des volumes, à son ami Léon Hennique, dont il fera son exécuteur testamentaire et co-légataire avec Alphonse Daudet.

Principal fondateur de l'Académie Goncourt, Hennique accueillera chez lui les premières réunions puis assurera la présidence pendant six ans.

Rare et très bel ensemble, en reliure uniforme de l'époque, enrichi d'importants envois autographes à Léon Hennique, initiateur des « Soirées de Médan » et l'un des

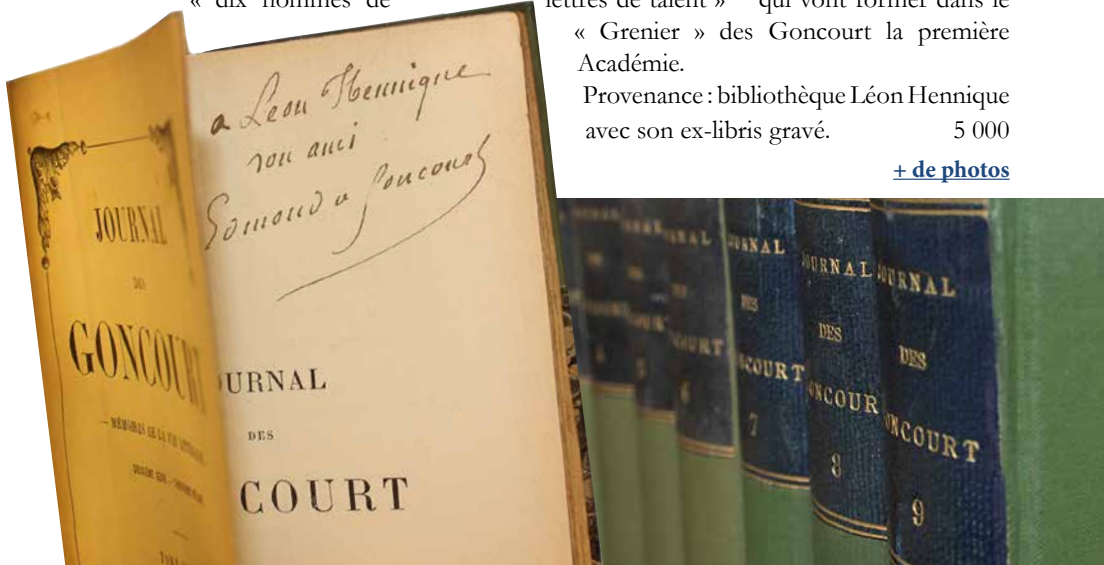
« dix hommes de

lettres de talent » qui vont former dans le « Grenier » des Goncourt la première Académie.

Provenance : bibliothèque Léon Hennique avec son ex-libris gravé.

5 000

[+ de photos](#)



29. GORKI Maxime. *Contes.*

J. Ladyschnikow, Berlin s.d. (1911), 12x19cm, relié.

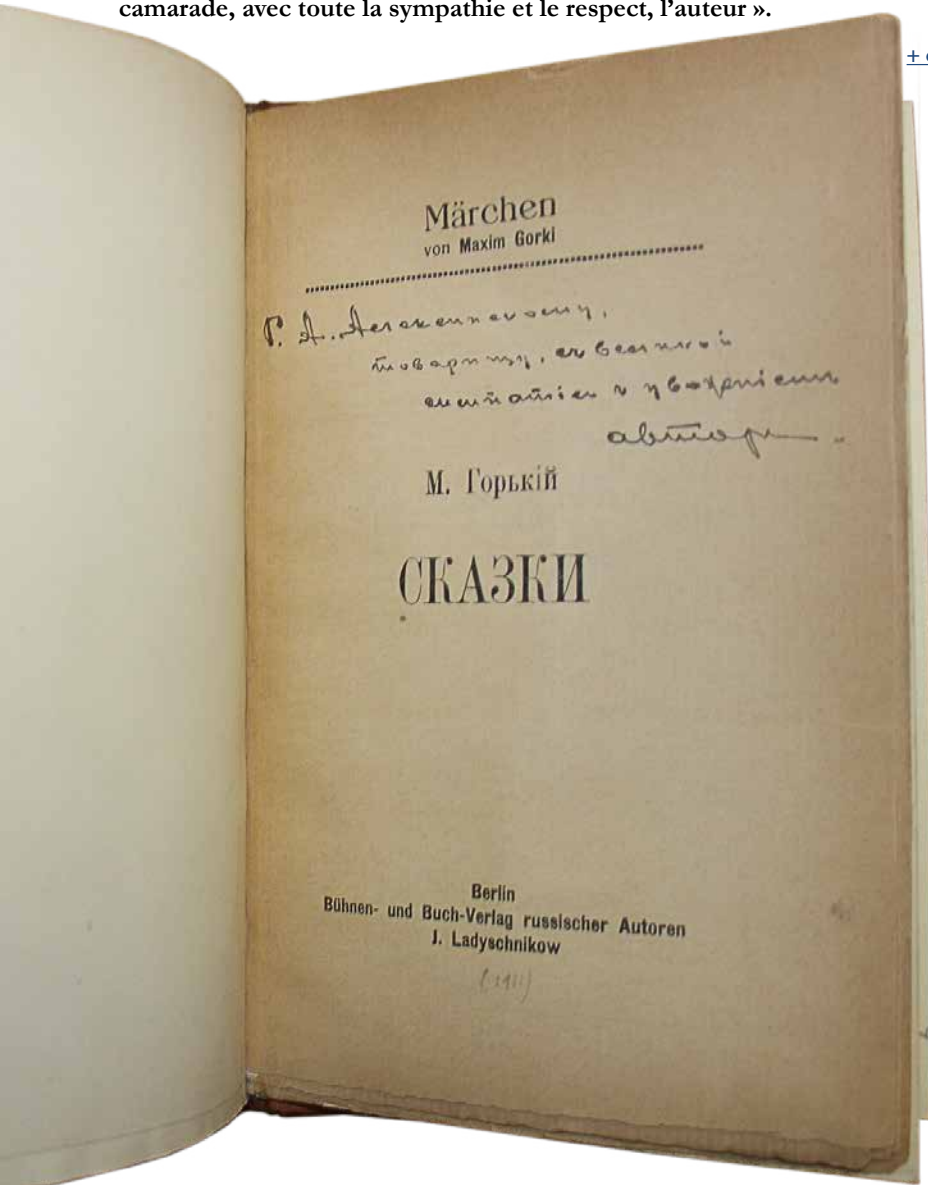
Edition originale.

Reliure à la bradel en demi basane safran, dos lisse orné d'une roulette dorée en tête et en pied, filet doré sur les plats, contreplats et gardes de papier à la cuve, tête dorée, reliure de l'époque.

Très rare et précieux envoi autographe signé de l'auteur en cyrillique à Grégoire Alexinsky, député à la Douma et homme de lettres : « à G.A. Alexinsky, au camarade, avec toute la sympathie et le respect, l'auteur ».

10 000

[+ de photos](#)



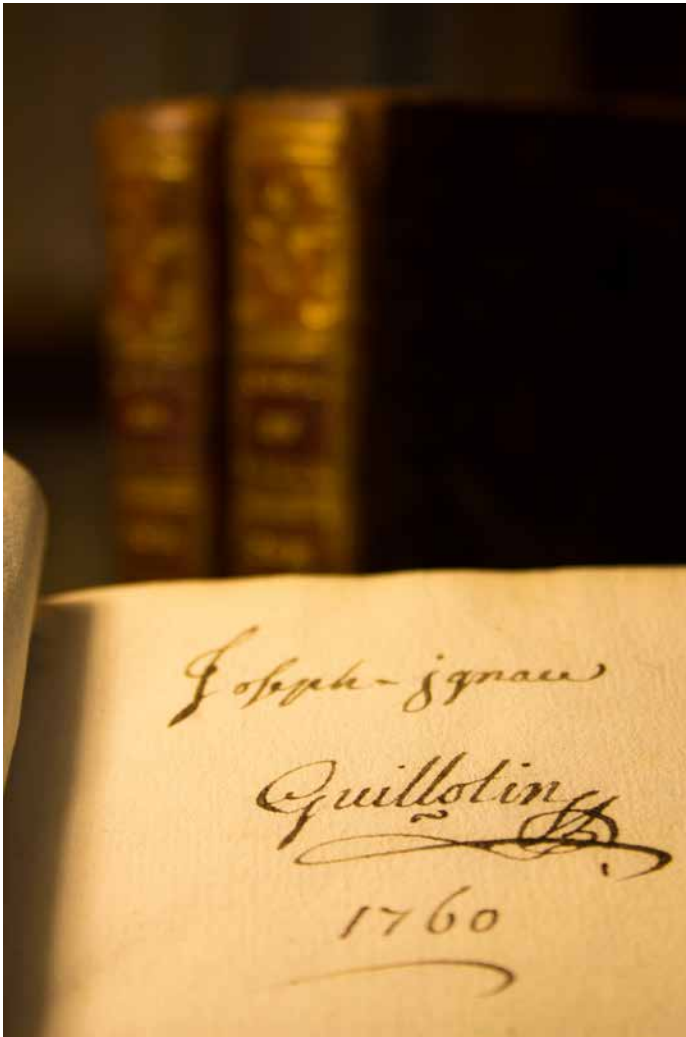
30. [GUILLOTIN Joseph-Ignace] HALLER Albrecht von. *Poésies de M. Haller.*

Aux dépens de la société, Berne 1760, 3 vol. petit in-8 (10,5x17cm), viij ; 9-207 pp. (1) et 196pp. et 254pp., reliés.

Nouvelle édition retouchée et augmentée.

Reliures en plein veau blond granité de l'époque, dos lisses ornés de caissons et fleurons floraux dorés, pièces de titre et de tomaisons de maroquin grenat et havane, coupes soulignées d'un filet doré, toutes tranches marbrées.

Exceptionnels ex-libris à la plume de la bibliothèque de Joseph-Ignace Guillotin sur les gardes de chacun des volumes.



Le docteur Joseph-Ignace Guillotin est un héritier de l'esprit des Lumières, membre de la célèbre loge maçonnique des Neuf Sœurs. Il se lie d'amitié avec Franklin, Lavoisier, Bailly, Buffon ou Lacépède, et des écrivains et artistes comme Condorcet, Voltaire, Restif de la Bretonne et Moreau Le Jeune. Au sein de sa loge il rencontre également son futur beau-père, Antoine-Claude Saugrain, imprimeur-libraire bientôt nommé responsable de la bibliothèque de l' Arsenal par le Comte d'Artois.

Grand érudit, Guillotin est également

un des acteurs majeurs de la Révolution française dès ses prémices. Initiateur en 1788 de la Pétition des six corps, réclamant le vote par tête et non par ordre aux Etats-Généraux, il est aussi celui qui conduisit les députés à la salle du Jeu de Paume. En avril 1789, il rédige avec Bailly le *Cabier de doléances du Tiers-Etat de Paris* qui établit la première version des Droits de l'Homme.

La réforme du droit pénal qu'il soumet à l'Assemblée procède du même souci philanthropique d'égalité des hommes devant la justice : peine unique quel que soit le rang du criminel, absence de conséquences sur sa famille, non-confiscation des biens du condamné ; et, surtout, un seul type d'exécution « par l'effet d'un simple mécanisme ».

La guillotine, inspirée de gravures de machines anciennes puis améliorée par le Dr Antoine Louis, est cet instrument qui est censé donner la mort sans douleur et remplacer les principaux modes d'exécution de l'Ancien Régime : la décapitation par la hache, le sabre ou l'épée, la pendaison et la roue.

Or, si l'ouvrage de poésie de Haller est une précieuse relique de la bibliothèque d'un humaniste proche des grands scientifiques et artistes de l'époque, il permet également de supposer les connaissances de Guillotin sur la question médicale soulevée par son invention.

En effet, Albrecht von Haller n'est pas seulement un poète. C'est également un anatomiste et physiologiste de renom, connu notamment pour ses recherches sur l'irritabilité, qui mettent en évidence la persistance de mouvements dans des parties détachées du corps. « Haller se demande comment la vie d'un animal reste possible après ablation du cerveau et rapporte nombre d'observations relatives aux insectes, aux quadrupèdes à sang froid (...) qui restent pendant quelques jours capables de marcher et même de s'accoupler » (cf. Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe aux XVIIème et XIXème siècles*).

Or cette réflexion est cruciale dans la démarche de Guillotin, puisque la mécanisation a pour but premier de mettre fin aux souffrances engendrées par les exécutions. Si, dès 1752, le docteur Antoine Louis participa à la querelle sur « les signes de la mort », nous n'avons pas de trace de l'intérêt de Guillotin pour la question. La présence d'un ouvrage de Haller chez Guillotin nous permet de supposer que le médecin philanthrope était parfaitement au fait des débats scientifiques sur la question fondamentale de l'instantanéité de la mort consécutive à l'ablation de la tête. C'est donc en connaissance de cause que Guillotin proféra devant l'Assemblée cette sentence (dont la formulation malheureuse lui valut sa mauvaise réputation) : « Avec ma machine, je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil, et vous ne souffrez pas. La mécanique tombe comme la foudre, la tête vole, le sang jaillit, l'homme n'est plus. »

31. HUGO Victor. *Ruy Blas*. Drame en 5 actes, en vers.

Michel Lévy frères, Paris 1872, in-8, relié.

Nouvelle édition, en partie originale car augmentée de la préface intitulée « A la France de 1872 » éditée à l'occasion de la reprise de la pièce, à l'Odéon, le 19 février 1872.

Reliure en demi chagrin brun, dos à cinq nerfs, couvertures conservées.

Exceptionnel envoi de l'auteur à sa maîtresse Juliette Drouet : « premier exemplaire aux pieds de ma dame ».

Depuis sa création jusqu'à sa consécration tardive, l'histoire de *Ruy Blas* est intimement mêlée à celle de Juliette Drouet.

Recluse chez elle durant toute l'écriture de la pièce, Juliette en fut la première lectrice, le 12 août 1838 (Hugo en acheva l'écriture le 11). Immédiatement, elle tombe amoureuse de ce drame romantique dont Hugo lui promet le rôle-titre au côté de Frédérick Lemaître :

« Quel miracle que ta pièce, mon pauvre bien-aimé, et que tu es bon de me l'avoir fait admirer la première ! Jamais je n'avais rien entendu de si magnifique. Je n'en excepte même pas tes autres chefs-d'oeuvre. C'est une richesse, une magnificence, un éblouissement (...) Oh mon beau soleil, vous m'avez aveuglé pour longtemps ».

Rapidement, Juliette connaît la pièce par coeur, certains vers évoquant farouchement la relation du poète et de la comédienne :

« Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;
Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile ;
Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut ;
Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut » (Acte II, scène 2).

Le 15 août, Hugo lui confirme le rôle de la reine. Juliette ne pouvait espérer une plus belle preuve d'amour : « Je vois de la gloire, du bonheur, de l'amour et de l'adoration, tout cela dans des dimensions gigantesques et impossibles... »

Malheureusement, loin de présager la gloire espérée, cette nouvelle marquera le début de la guerre ouverte d'Adèle, qui jusque là était peu intervenue dans la relation adultérine de son mari. A la fin de l'été, Adèle écrit au directeur du théâtre :

« Je vois le succès de la pièce compromis (...) car le rôle de la Reine a été donné à une personne qui a été un élément du tapage fait à Marie Tudor. (...) L'opinion (...) est défavorable (...) au talent de Mlle Juliette. (...) Cette dame passe pour avoir des relations avec mon mari. – Tout en étant personnellement convaincue que ce bruit est dénué entièrement de fondement, (...) le résultat est le même. (...) j'ai quelque espoir que vous (...) donnerez le rôle à une autre personne. ». Ce sera l'amante de Frédérick Lemaître qui en héritera.

Juliette ne cache pas son désarroi : « Je porte en moi le deuil d'un beau et admirable rôle qui est mort pour moi à tout jamais. (...) J'ai un chagrin plus grand que tu ne peux l'imaginer. » et, même si *Ruy Blas* ne rencontre pas le succès escompté, sa passion pour la pièce reste intacte : « j'ai versé tout mon sang pour vous, pour votre pièce ».

Le 5 décembre 1867, alors que l'Odéon projette une reprise de la pièce, Napoléon III la fait interdire car « il ne faut pas que le scandale d'*Hernani* se renouvelle ». Juliette est plus affectée encore que Hugo par cette injustice, comme en témoigne son abondante correspondance. Ses lettres sur le sujet sont réunies dans l'ouvrage de Paul Souchon (*Autour de Ruy Blas. Lettres Inédites de Juliette Dronet A Victor Hugo*, Albin Michel, 1939).

Pendant des années, elle milite pour sa réhabilitation et, lorsqu'en 1872 *Ruy Blas* est enfin accueilli à l'Odéon, elle assiste et commente chaque étape de cette résurrection.

Ainsi au sortir de la première lecture de Hugo aux comédiens, le 2 janvier 1872 :

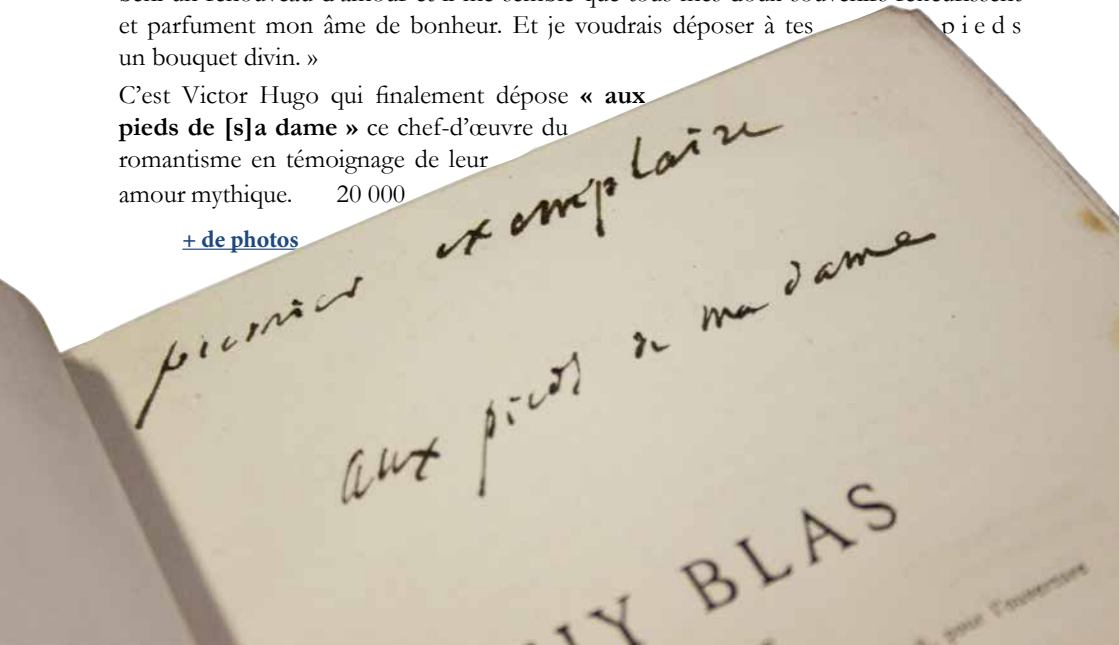
« Victoire, mon grand bien-aimé ! Émotion profonde et enthousiaste de tout ton auditoire. (...) *Ruy Blas* depuis le premier mot jusqu'au dernier est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Je suis sortie de là éblouie, ravie, t'aimant, t'admirant et t'adorant comme le premier jour où je t'ai entendu. C'était autour de moi, tout à l'heure chez toi, à qui était le plus transporté et le plus ému de l'auteur et de la pièce. Je suis honteuse de te le dire si mal, mais je cède au besoin de mon cœur tout plein de ton génie et de mon amour. Te voilà, mon adoré, je me hâte de baiser tes ailes et tes pieds. »

Avec Sarah Bernhardt dans le rôle de la reine, la pièce est un triomphe qui ira croissant au fil des représentations.

Le lendemain de la première, Juliette commente cette consécration attendue depuis plus de trente ans : « Tu vois, mon bien-aimé, que je t'avais dit la vérité sur le prodigieux et formidable enthousiasme de tous les spectateurs hier. Jamais tu n'[en] as eu et n'en pourras avoir de plus grand. C'était un délire général qui allait crescendo à chaque vers. Ta sublime poésie subjuguait toutes les âmes et on sentait des effluves d'adoration sortant de tous les cœurs. Les tonnerres d'applaudissements étaient si continus et si forts qu'il jaillissait des étincelles électriques de toutes les mains. (...) Quant à moi, je sens dans ce mois béni un renouveau d'amour et il me semble que tous mes doux souvenirs reflourissent et parfument mon âme de bonheur. Et je voudrais déposer à tes pieds un bouquet divin. »

C'est Victor Hugo qui finalement dépose « **aux pieds de [s]a dame** » ce chef-d'œuvre du romantisme en témoignage de leur amour mythique. 20 000

[+ de photos](#)



32. HUGO Victor. *Odes et Poésies diverses. Nouvelles Odes. Odes et Ballades.*

Pélicier pour le premier volume & Ladvocat pour les deux suivants, Paris 1822-1827, 10x15,5cm, 3 volumes reliés.

Edition originale pour chacun des volumes.

Reliures en plein maroquin de Russie marine, dos à cinq nerfs sertis de filets noirs ornés de doubles filets dorés et de fleurons à froid, tomaisons et dates dorées sur les dos, roulettes dorées sur les coiffes, quadruples encadrements de filets dorés séparés par un jeu de dentelles à froid sur les plats frappés en leurs centres d'un médaillon floral estampé à froid, pointillés dorés en têtes et en queues des coupes, fines dentelles florales dorées en encadrements des gardes, gardes et contreplats de papier bleu ciel, couvertures conservées, toutes tranches dorées, superbes reliures pastiches romantiques signées de Gruel.

Notre exemplaire est enrichi d'une lettre autographe signée d'une page de Léon Séché, spécialiste de la Pléiade et du Romantisme, dans laquelle il demande à son correspondant de vérifier dans son édition de 1826 des *Odes et Ballades* la ballade intitulée « A un passant », qui est la sixième (en fait la huitième), car il en a vu une variante en bas d'un tableau de Paul Huet et cherche à comprendre...

Les tomes II et III présentent en frontispice « Le sylphe » gravé par Godefroy d'après Devéria et « Les deux îles » gravé par Mauduit d'après Devéria.

Enfin, entre la page de titre et l'introduction du tome III, un billet comportant une précision bibliophilique relative à *Odes et ballades* a été monté sur onglet.

Ex-libris sur une garde du premier volume, un ex-dono à la plume estompé sur une garde du troisième tome.

Exceptionnel ensemble uniformément relié par Gruel avec les couvertures conservées, des trois premiers recueils poétiques de Victor Hugo.

4 800

[+ de photos](#)





33. LAUTREAMONT Comte de. *Les Chants de Maldoror.*

Chez tous les libraires, Paris & Bruxelles 1874,
12x19cm, relié.

Edition originale rare.

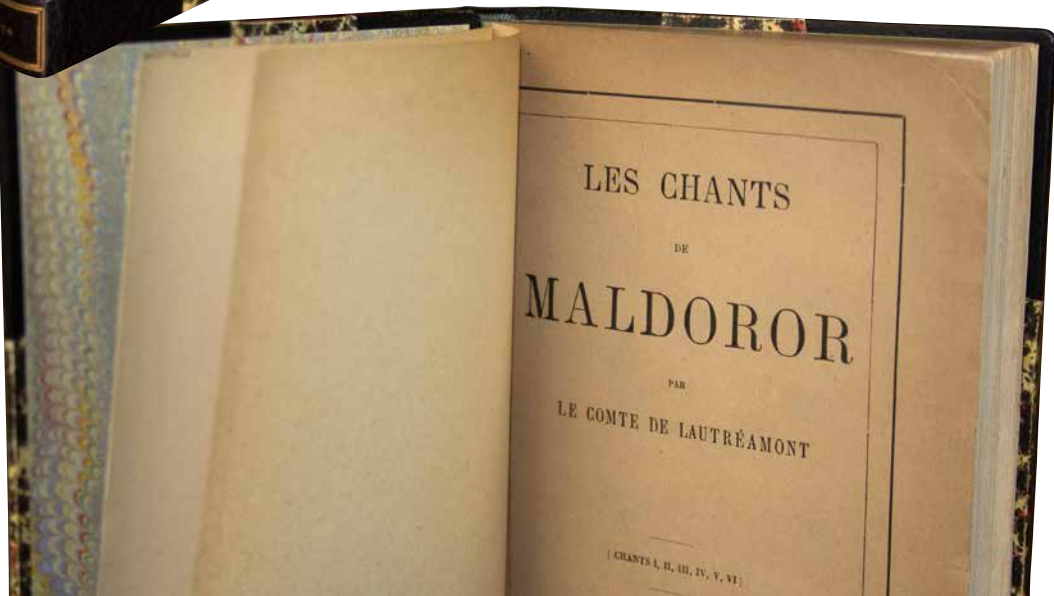
Reliure en demi maroquin noir à coins, dos à cinq nerfs sertis de filets dorés orné de doubles caissons dorés, date dorée en queue, pièce de titre de maroquin havane, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures (comportant de discrètes restaurations marginales) conservées, tête dorée, reliure signée de Devauchelle.

Imprimée en 1869 par Lacroix, cette édition ne fut pas mise dans le commerce par crainte de la censure. Seule une dizaine d'exemplaires furent brochés et remis à l'auteur (cinq ont été recensés à ce jour). En 1874, Jean-Baptiste Rozez, autre libraire-éditeur belge, récupère le stock et publie l'ouvrage avec une couverture et une page de titre de relais à la date 1874, sans mention d'éditeur.

Bel exemplaire parfaitement établi.

6 800

[+ de photos](#)



LES CHANTS
DE
MALDOROR
PAR
LE COMTE DE LAUTRÉAMONT

(CHANTS I, II, III, IV, V, VI)

34. [LAWRENCE D'ARABIE] LAWRENCE Thomas-Edward. *La Révolte dans le désert (1916-1918)*.

Payot, Paris 1928, 14x23cm, relié.

Edition originale de la traduction française pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure à la bradel en pleine percaline bordeaux, dos lisse orné d'un fleuron doré, double filet et nom de l'éditeur dorés en queue, pièce de titre de chagrin noir, couvertures conservées, reliure de l'époque.

Rare envoi autographe signé de l'auteur sur un feuillet relié en tête de l'ouvrage, du nom qu'il adopta en 1923 : « to R[ené] D[oynel] de Saint-Quentin / whose acquaintance during the war the author remembers with very great pleasure. In India. 1928. TE Shaw ».

Les relations entre Lawrence et René Doynel de Saint-Quentin ont été remarquablement décrites par Ch. Leclerc dans son ouvrage : *T.E. Lawrence en Arabie*. Comme le souligne Maurice Larrès dans la préface de l'ouvrage : « Doynel de Saint-Quentin est peut-être le Français qui a donné de Lawrence le portrait le plus authentique, le mieux attentionné et le plus sincère, donc le plus précieux. En utilisant les rapports de Saint-Quentin comme il le fait, Christophe Leclerc comble une lacune regrettable, lacune presque totale du côté anglais, et fréquente du côté français. »

Lawrence et Saint-Quentin se sont connus en 1915 lorsque ce dernier fut envoyé par la France auprès du commandant des troupes d'occupation d'Egypte afin de suivre les opérations, de se renseigner sur l'état des forces adverses et d'accroître les échanges de renseignements avec les Anglais. Il fut « maintenu seul auprès de l'armée anglaise, en raison de sa valeur personnelle, du tact avec lequel il s'était acquitté de sa mission et de l'ascendant progressif qu'il avait conquis auprès des autorités britanniques ». En tant qu'attaché militaire près du grand quartier général britannique au Caire, Saint-Quentin devait apporter une aide précieuse à la Mission militaire française en Egypte créée en août 1916.

Ses notes et sa correspondance apporteront également un éclairage essentiel sur un épisode majeur de la vie de Lawrence : la prise d'Akaba, dont il fut le premier à rendre compte officiellement dans un télégramme au ministre de la Guerre du 12 juillet 1917. Il rédigea sur ce raid anglo-arabe une longue note dans laquelle on trouve un portrait de Lawrence de trois pages. Il y est présenté comme un éternel adolescent « de 27 ans, petit et mince, la mâchoire imberbe et volontaire, le front très haut et couronné de cheveux blonds toujours en désordre, les yeux très clairs illuminés par l'intensité de la pensée », et d'ajouter qu'il « donne une profonde impression d'énergie et d'intelligence ». Saint-Quentin voit en Lawrence « probablement la figure la plus marquante de l'année ou de l'administration britannique en Orient » (Saint-Quentin, note n°70, « Le raid du major Lawrence et l'action anglaise à Akaba », 20 août 1917).

L'admiration que voue Saint-Quentin à Lawrence est réciproque et lorsque Saint-Quentin est appelé en France, Lawrence lui écrit une lettre (inédite) particulièrement éloquente : « Dear Saint-Quentin, (...) I expect I'll see you also before you go off on leave. I'm very sorry you are giving up the liaison work, though since I have been on this

Hejaz adventure we have not worked together as we used to do in the old intelligence days. It was such a comfort to have one non-Englishman in Cairo to whom one could speak quite frankly about anything doing, and I'm very grateful. Yours sincerely, T.E. Lawrence. » (début mai 1918).

Cette amitié entre les deux hommes permet notamment à Christophe Leclerc de contredire la thèse de l'animosité supposée de Lawrence à l'égard de la France. Il est seulement motivé par un engagement profond en faveur de la cause arabe comme en témoigne Saint-Quentin lui-même : « Il est en effet, sans mesquinerie mais avec autant de résolution que de franchise, hostile à toute action française en Arabie, Syrie et Palestine. Son opposition est d'autant plus nette qu'il croit sincèrement la fonder non pas sur les anciennes rivalités de missionnaires et d'archéologues, où il l'a puisée, mais sur les intérêts supérieurs de la race arabe. »

La traduction de *La Révolte dans le désert*, réécriture condensée de *Seven Pillars of Wisdom*, (qui malgré son succès, ne paraîtra en France qu'en 1930) incarne l'antagonisme entre les points de vue anglais et français sur la Grande Révolte arabe et la contribution de la France. Ainsi, le lieutenant-colonel

To R. D. de St. Quentin

Whose acquaintance during the war the author
remembers with very great pleasure.

In Paris. 1928.
T. E. Lawrence.

Brémond reprochera à Lawrence de

minimiser le rôle des Français et de surestimer le sien, l'accusant dans ses mémoires de francophobie. Il est pourtant, avec Saint-Quentin, à l'origine de la Croix de Guerre décernée à Lawrence le 23 novembre 1917.

En dédiant à Saint-Quentin ce récit de leur expérience commune, Lawrence témoigne, dix ans après leur séparation, de sa complicité avec cet ami français, dont le témoignage contribuera également à restituer la vérité de cet épisode historique, loin des rivalités étatiques dont Lawrence fut la cible.

Agréable exemplaire enrichi d'un très rare envoi autographe signé de l'auteur. 18 000

[+ de photos](#)

35. LUTHER Martin. *Trostsprüche aus heiliger Göttlicher Schrift.*

Jacobum Berwald, Leipzig 1552, in-8 (10,5x17cm), 224 f. (Sig : A-Z8 a-e8), relié.

Première édition, rare. Texte imprimé en gothique consigné dans un bel encadrement. Feuillet partiellement numérotés à la main. Portrait de Luther au verso du huitième feuillet. Une seconde édition sera réimprimée en 1559. Titre absent aux catalogues électroniques consultés de la Bibliothèque Nationale, de la British Library, des catalogues allemands, suisses, français et anglais, du Hollis catalogue d'Harvard ; un seul exemplaire à Göttingen.

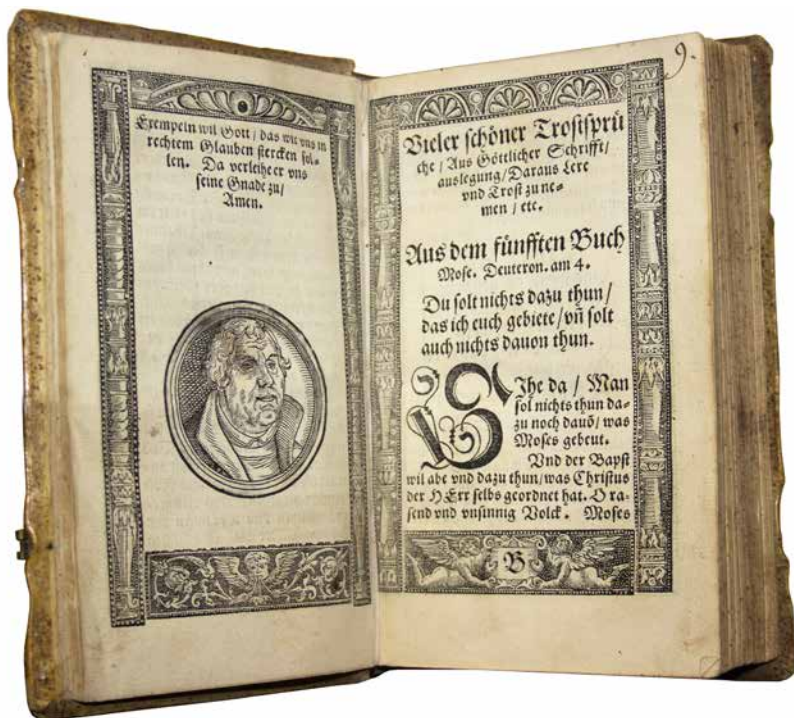
Reliure en pleine peau de truie sur ais de bois de l'époque, dos à trois nerfs orné, plats ornés de grandes plaques estampées à froid représentant des allégories de la Foi, l'Espérance, la Charité et la Justice, vestiges de fermoirs. Bel exemplaire.

Luther décède en 1546, cette publication posthume : *Trostsprüche aus heiliger Göttlicher Schrift*, littéralement « Consolation des Saintes Ecritures », constitue le premier recueil de commentaires bibliques de consolation personnelle pour chaque jour.

Ex-libris de la famille des Oberkampf de Dabrun encollé sur le premier contreplat.

4 500

[+ de photos](#)



36. MAUPASSANT Guy de & ZOLA Emile & HUYSMANS Joris-Karl & HENNIQUE Léon & ALEXIS Paul & CEARD Henri. *Les Soirées de Médan.*

Charpentier, Paris 1880, 15x19cm, broché sous chemise-étui.

Edition originale, un des 50 exemplaires numérotés sur Hollande, seuls grands papiers avec 10 Chine.

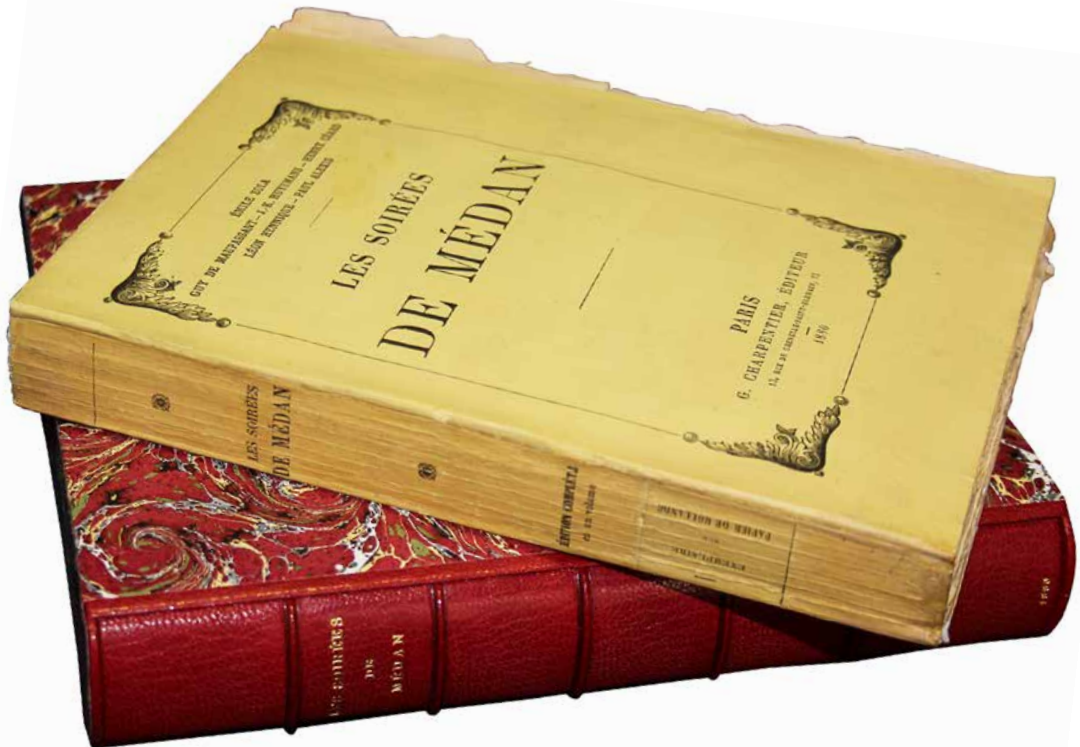
Dos renforcé, une petite restauration en tête de la dernière garde.

Rare et agréable exemplaire à toutes marges.

Notre exemplaire est présenté sous chemise et étui : dos de la chemise de maroquin vieux rouge et à cinq nerfs, date dorée en queue, plats de papier marbré, étui bordé du même maroquin et recouvert du même papier marbré, élégant ensemble signé de P Gov & C. Vilaine.

9 000

[+ de photos](#)



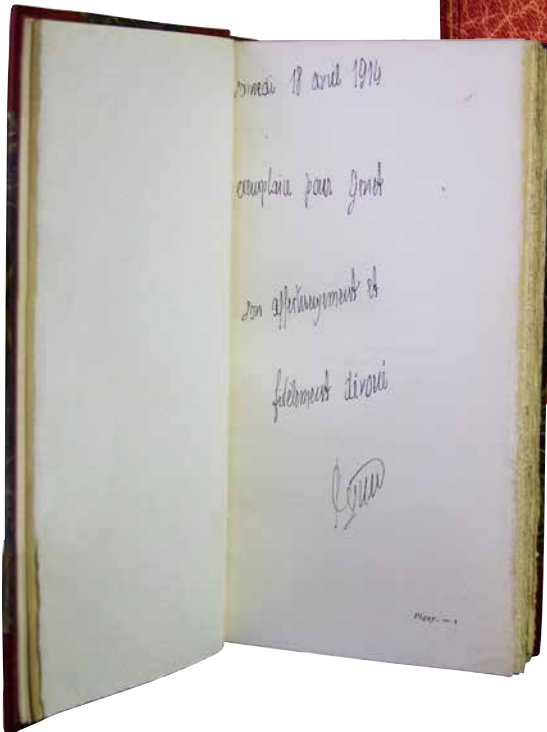
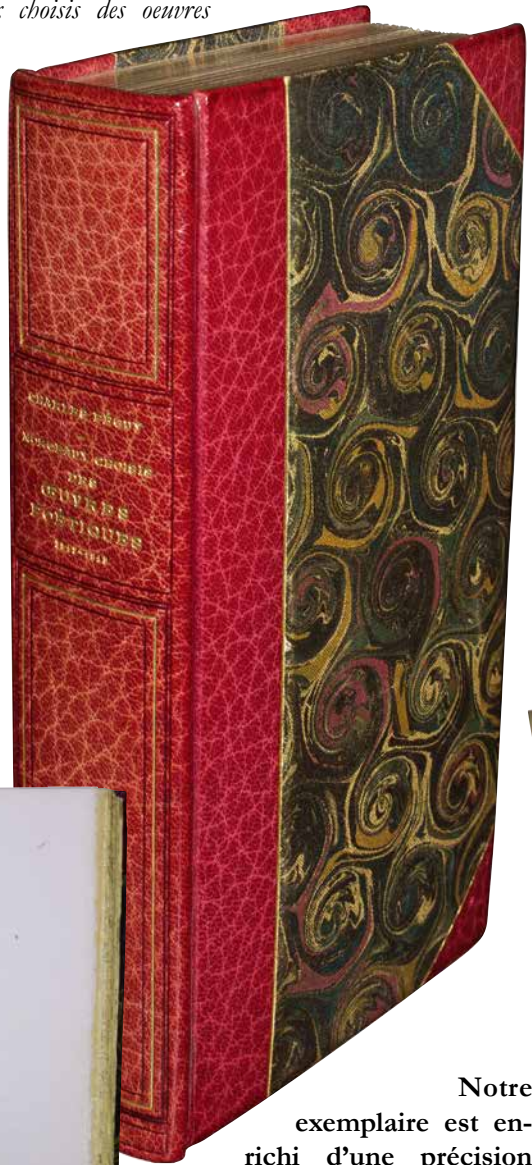
37. PEGUY Charles. *Morceaux choisis des oeuvres poétiques 1912-1913.*

Paul Ollendorff, Paris 1914,
9,5x18,5cm, relié.

Edition originale collective, un des 10 exemplaires numérotés sur Hollande, seuls grands papiers.

Reliure à la bradel en demi maroquin bordeaux à coins, dos lisse orné de triples caissons noirs et d'un caisson doré, date dorée en queue, filets dorés sur les plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier rouge, couvertures et dos conservés, tête dorée, ex-libris encollé au verso du premier plat, élégante reliure signée de Maylander.

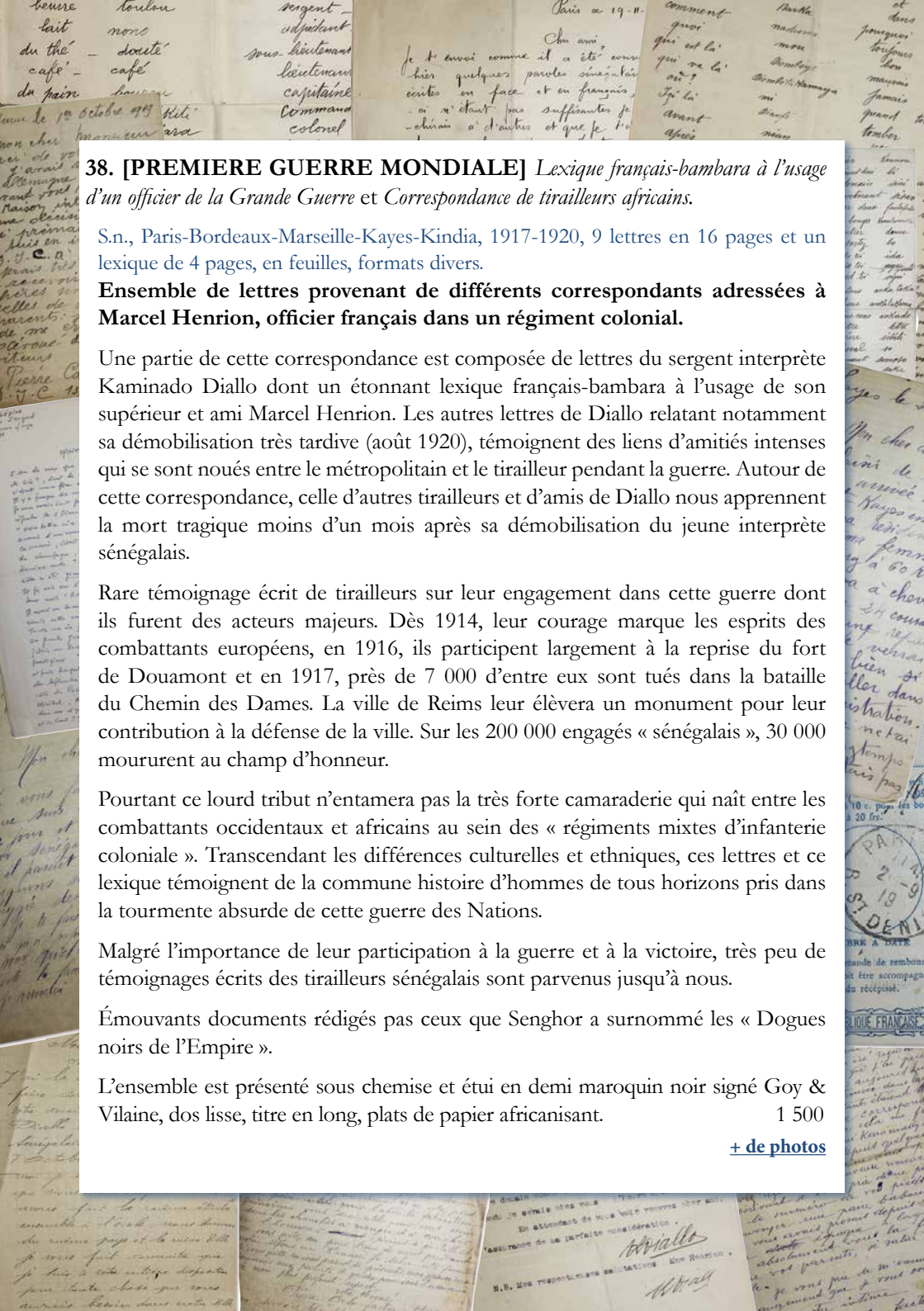
Rare envoi autographe signé de l'auteur à (Henri) Genet.



Notre
exemplaire est en-
richi d'une précision
manuscrite de Daniel Halé-
vy, au crayon de papier, concer-
nant le dédicataire.

Bel exemplaire parfaitement
établi. 5 000

[+ de photos](#)



38. [PREMIERE GUERRE MONDIALE] *Lexique français-bambara à l'usage d'un officier de la Grande Guerre et Correspondance de tirailleurs africains.*

S.n., Paris-Bordeaux-Marseille-Kayes-Kindia, 1917-1920, 9 lettres en 16 pages et un lexique de 4 pages, en feuilles, formats divers.

Ensemble de lettres provenant de différents correspondants adressées à Marcel Henrion, officier français dans un régiment colonial.

Une partie de cette correspondance est composée de lettres du sergent interprète Kaminado Diallo dont un étonnant lexique français-bambara à l'usage de son supérieur et ami Marcel Henrion. Les autres lettres de Diallo relatant notamment sa démobilisation très tardive (août 1920), témoignent des liens d'amitiés intenses qui se sont noués entre le métropolitain et le tirailleur pendant la guerre. Autour de cette correspondance, celle d'autres tirailleurs et d'amis de Diallo nous apprennent la mort tragique moins d'un mois après sa démobilisation du jeune interprète sénégalais.

Rare témoignage écrit de tirailleurs sur leur engagement dans cette guerre dont ils furent des acteurs majeurs. Dès 1914, leur courage marque les esprits des combattants européens, en 1916, ils participent largement à la reprise du fort de Douamont et en 1917, près de 7 000 d'entre eux sont tués dans la bataille du Chemin des Dames. La ville de Reims leur élèvera un monument pour leur contribution à la défense de la ville. Sur les 200 000 engagés « sénégalais », 30 000 moururent au champ d'honneur.

Pourtant ce lourd tribut n'entamera pas la très forte camaraderie qui naît entre les combattants occidentaux et africains au sein des « régiments mixtes d'infanterie coloniale ». Transcendant les différences culturelles et ethniques, ces lettres et ce lexique témoignent de la commune histoire d'hommes de tous horizons pris dans la tourmente absurde de cette guerre des Nations.

Malgré l'importance de leur participation à la guerre et à la victoire, très peu de témoignages écrits des tirailleurs sénégalais sont parvenus jusqu'à nous.

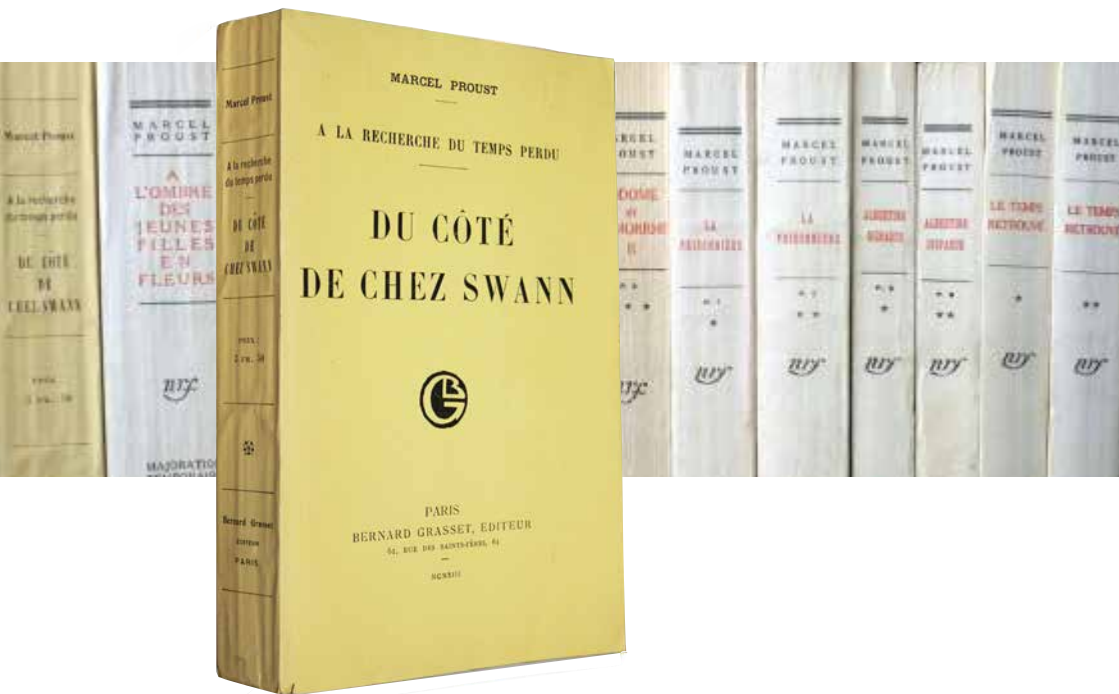
Émouvants documents rédigés pas ceux que Senghor a surnommé les « Dogues noirs de l'Empire ».

L'ensemble est présenté sous chemise et étui en demi maroquin noir signé Goy & Vilaine, dos lisse, titre en long, plats de papier africanisant.

1 500

[+ de photos](#)





39. PROUST Marcel. *A la recherche du temps perdu.*

Grasset & Nrf, Paris 1913-1927, 12,5x19cm pour le premier volume & 13x19,5cm pour le second & 14,5x19,5cm pour les suivants, 13 volumes brochés.

Edition originale sans mention et sur papier courant agrémentée de toutes les caractéristiques de première émission pour le premier volume (faute à Grasset, premier plat à la date de 1913, catalogue de l'éditeur in-fine) ; édition originale sans mention et sur papier courant pour le second volume, éditions originales numérotées sur pur fil, seuls grands papiers avec les réimposés pour les volumes suivants.

Une très pâle mouillure sans gravité en pied du dos et du deuxième plat du « Grasset », légères rousseurs sans gravité sur les gardes du second volume, dos légèrement insolé pour le volume 3, quelques insignifiantes rousseurs affectant uniquement les tranches de certains.

Cette collection complète de *A la recherche du temps perdu* comprend les titres suivants : *Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le côté de Guermantes* (2 volumes), *Sodomie et Gomorrhe* (3 volumes), *La prisonnière* (2 volumes), *Albertine disparue* (2 volumes) et *Le temps retrouvé* (2 volumes).

Rare et agréable ensemble tel que paru.

15 000

[+ de photos](#)

40. PROUST Marcel. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

Nrf, Paris 1920, 12,5x19,5cm, 2 volumes reliés.

Nouvelle édition à la Nrf, la première en deux volumes.

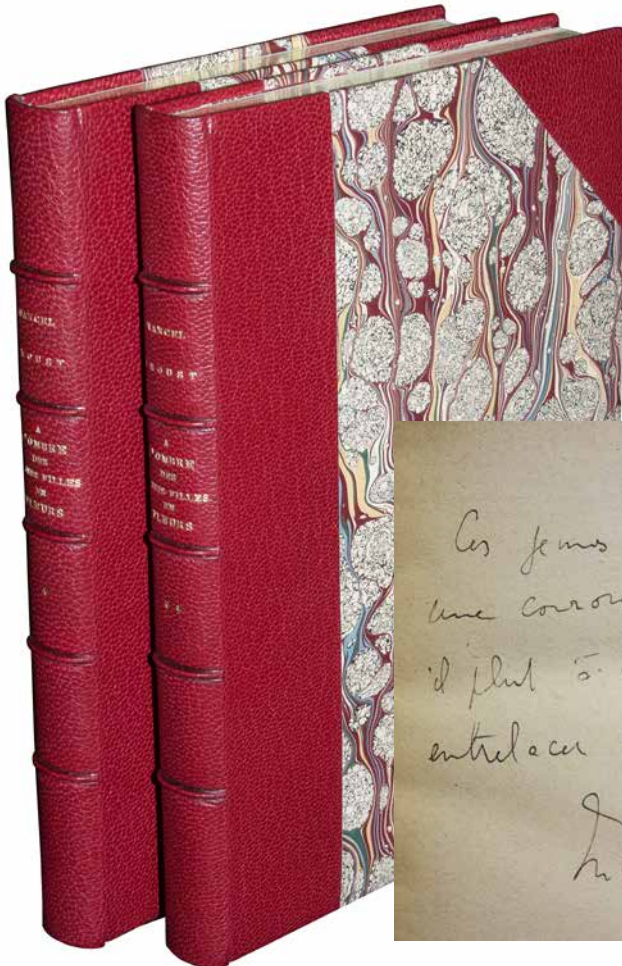
Reliures en demi maroquin rouge ancien à coins, dos à cinq nerfs, date en queue, têtes dorées, couvertures conservées étui bordé de maroquin rouge ancien, reliures signées Goy & Vilaine.

Exceptionnel envoi autographe signé de l'auteur à une jeune fille de la famille du peintre mondain James Tissot, dans lequel il cite poétiquement l'importante contribution de Léon Daudet à son prix Goncourt : « Ces jeunes filles ceintes d'une couronne de jeunesse où il plut à Léon Daudet d'entrelacer le laurier vert ».

C'est en effet grâce à l'ardente défense de Léon Daudet que Proust obtint le prix en 1919, malgré son âge et sa fortune, deux prétextes dont se saisirent ses contempteurs pour tenter de lui refuser cette « couronne de laurier » que Proust convoitait secrètement depuis 1913.

15 000

[+ de photos](#)



Ces jeunes filles . ceintes d'
une couronne de jeunesse où
il plut à Léon Daudet d'
entrelacer le laurier vert
Marcel Proust

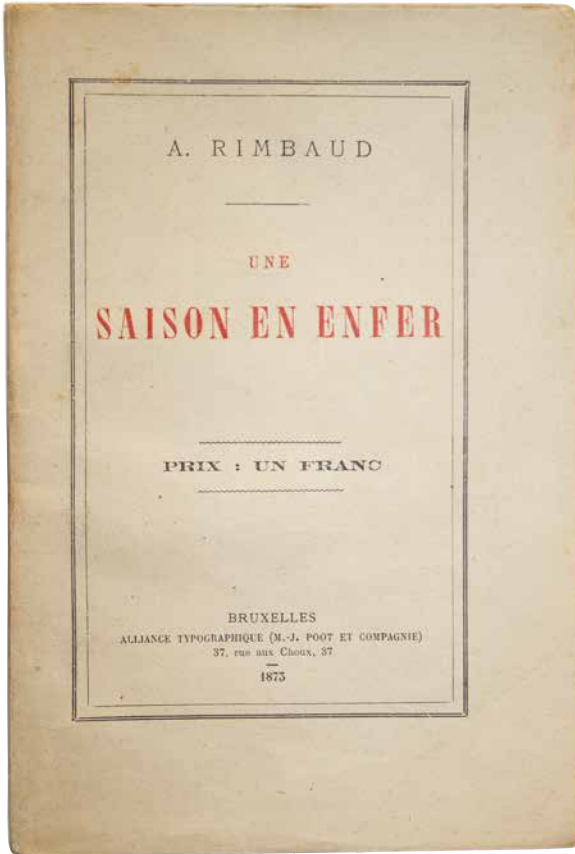
41. RIMBAUD Arthur. *Une saison en enfer*.

Alliance typographique (M.J. Poot & compagnie), Bruxelles 1873, 12,5x18,5cm, broché.

Edition originale publiée à petit nombre et à compte d'auteur.

Légère trace de pliure marginale en pied du premier plat, une petite déchirure recollée en pied du dos, rares et anecdotiques rousseurs.

D'une grande rareté, l'édition originale d'*Une saison en enfer* constitue une pièce bibliophile majeure : seul par la volonté de Rimbaud, alors inconnu de ce discret volume, compte d'auteur jamais payé L'imprimeur donc presque le tirage qui dans l'atelier Rimbaud en fait une édition limitée et détruite. Le stock fut retrouvé en 1901 par un bibliophile qui récupéra les 425 exemplaires en excellent état et détérioré par la curiosité de l'ouvrage également l'attention étonnante de la page de titre ou de



à plusieurs livres édités de Rimbaud, jeune poète dix-neuf ans, l'ouvrage publié à compte d'auteur ne fut par Rimbaud. conservé intégralement fut oublié (Arthur obtint seulement d'exemplaires à ses amis). retrouvé en bibliophilie les 425 exemplaires en excellent état, l'humidité.

La composition constitue une particularité de cette édition : l'absence de garde et de pages conclu-

sives (le texte débute ex abrupto après la couverture et finit de même), les 17 pages blanches intercalées de loin en loin dans le livre, et bien sûr les coquilles et fautes d'orthographe qui émaillent le texte sont autant de curiosités étudiées par les exégètes. C. Bataillé y consacre un important article dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (2008/3 -Vol. 108) et conclut qu'une volonté éditoriale et peut-être auctoriale préside à cette surprenante mise en page.

Recherchée et collectionnée très tôt par les bibliophiles, cette édition mythique a été généralement reliée luxueusement et il demeure aujourd'hui très peu d'exemplaires « tels que parus ».

15 000

[+ de photos](#)

42. RIMBAUD Arthur & VERLAINE Paul. *Les Poètes maudits.*

Léon Vanier, Paris 1884, 12x18,5cm, relié.

Edition originale imprimée à 253 exemplaires et pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers.

Reliure en plein maroquin noir, dos à quatre nerfs, date dorée en queue, roulettes dorées sur les coiffes, doubles filets dorés sur les coupes, gardes et contreplats de soie moirée framboise, encadrement d'un listel de maroquin noir agrémenté d'un jeu de triples filets dorés sur les contreplats, gardes suivantes de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, toutes tranches dorées, superbe reliure datée et signée de P. Affolter.

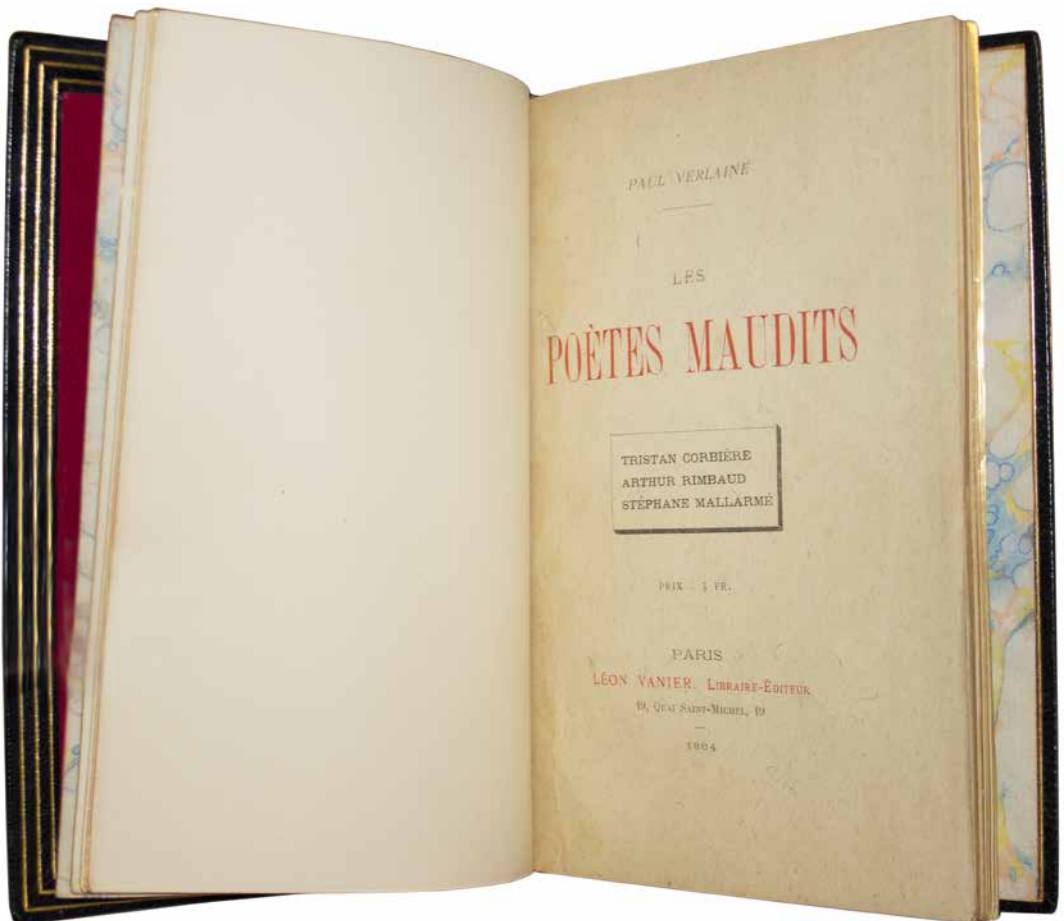
Cet ouvrage est bien complet des trois portraits hors-texte de T. Corbière, A. Rimbaud et S. Mallarmé tirés sur Chine.

Plusieurs des plus fameux poèmes d'Arthur Rimbaud paraissent ici pour la première fois dont « Voyelles ».

Très bel exemplaire parfaitement établi dans une pleine reliure signée et exempt de toute piquûre ou rousseur ce qui, selon Clouzot, est très rare.

10 000

[+ de photos](#)



43. [ROLAND GARROS] AJALBERT Jean. *La Passion de Roland Garros*.

Gallimard, Paris 1934, 12x19cm, relié.

Edition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers, un des exemplaires du service de presse.

Reliure en plein cartonnage recouvert de toile d'avion, dos lisse, pièce de titre de chagrin rouge, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés.

Important envoi autographe signé de l'auteur sur la page de faux-titre à Hubert Person.

Notre exemplaire comporte également, sur la première garde, une photographie originale de Roland Garros prise lors d'un meeting aérien et sur une autre garde, cette précision manuscrite de Jean Ajalbert quant à la réalisation et l'histoire de la reliure qui habille cet ouvrage : « Cet exemplaire S.P. est relié en toile d'avion du premier appareil allemand qu'il avait descendu. Roland m'en avait apporté un large morceau dans lequel je lui fit faire un portefeuille que je lui envoyais à Zorndorf ».

Jean Ajalbert a joint à cet ouvrage le menu, signé par Roland Garros, du déjeuner où les deux hommes se rencontrèrent à l'occasion de l'arrivée de la course Paris-Rome, le 2 janvier 1911.

Engagé volontaire dès 1914, Garros rêve d'être le premier à abattre un avion allemand. Le 19 août 1914, malgré une audacieuse poursuite, il échoue à cause du manque d'habileté de son passager chargé de tirer au mousqueton sur l'ennemi.

Afin de moderniser les appareils de chasse et de convaincre le haut commandement de la puissance stratégique de l'aviation, Garros met au point un système permettant au pilote de tirer au travers de l'hélice. C'est donc aux commandes du tout premier chasseur monoplace que, le 1er avril 1915, Roland Garros abat un Albatros allemand grâce à sa mitrailleuse tirant dans l'axe de l'avion.

Dans une lettre à Ajalbert, Garros témoigne de l'intérêt qu'il porte aux reliques de cette victoire historique : « J'ai été en auto voir les débris ; les premiers arrivés avaient raflé tous les objets, armes, insignes, etc. Je fais des démarches actives pour les récupérer. (...) Inutile de vous dire ma satisfaction d'un succès aussi complet (...) Je suis seul à avoir combattu sans passager. Mais ce qui me rend surtout heureux, c'est le sentiment d'avoir créé seul, et malgré tous les risques de l'inconnu en aviation, l'instrument qui m'a porté au succès. C'est là par-dessus tout, ma joie. »

Cette victoire et les suivantes (lorsqu'il est fait prisonnier le 18 avril, il a abattu trois des cinq appareils ennemis détruits depuis le début de la guerre) ne réussirent cependant pas à convaincre les autorités militaires françaises de l'intérêt de son invention. Les Allemands, au contraire, récupèrent la carcasse de son avion et mettent au point grâce à lui le Fokker qui dominera longtemps le ciel et coûtera la vie à Roland Garros le 5 octobre 1918.

Exceptionnel relique de l'un des tous premiers combats aériens de l'Histoire. 3 000

[+ de photos](#)

de jume...
mon...
R. Garros



44. ROUSSEAU Jean-Jacques. *Emile, ou De l'éducation.*

Jean Néaulme [Duchesne], La Haye [Paris] 1762, 4 tomes en 4 vol. in-8 (12.5x20cm), (2) vii (2) 466pp. (5) et (2) 407pp. et (2) 384pp. et (2) 455pp., reliés.

Édition originale comportant bien toutes les caractéristiques décrites par Mac Eachern : erreurs d'impression des paginations (vol. 1 : S8 au lieu de 88, 433 au lieu de 443, 46 au lieu de 465 ; vol. 2 : 256 au lieu de 356 et 257 au lieu de 357 ; vol. 3 : 363 au lieu de 383 ; vol. 4 : la patte du premier 3 du 336 fait défaut), cartons signalés par des astérisques (vol. 1 : Av et B4 ; vol. 2 : H3 et N6 (mal chiffr. I6). La toute dernière page se termine sur le mot « fin » et ne comporte pas de grappes de raisin.

Elle est illustrée de cinq figures dessinées par Charles Eisen, et gravées par Longueil (2), Louis le Grand (2) et Pasquier (1).

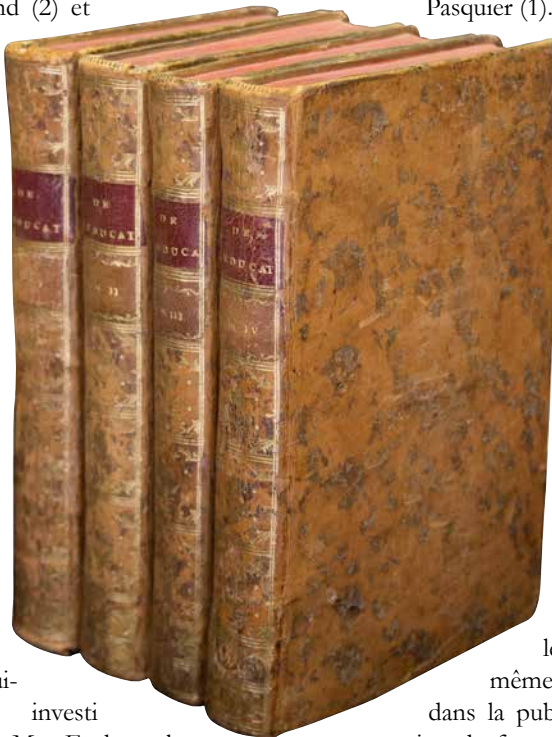
Reliures en m o u c h e t é lisses ornés fleurons do- et de tomairouge et brun rouges, coiffé m i e r volume accidentée et frottements coiffes.

Belexemplaire (4 cm), d'une appréciable. sans gravité marge de la tis ».

Cette édition la plus rare chée. C'était par l'auteur lui-énormément investi

vrage. D'après Mac Eachern, la débat entre Rousseau et son éditeur Duchesne, ce dernier souhaitant proposer à la vente une édition in-12 ainsi qu'une in-8 à plus petit tirage car plus onéreuse. Rousseau, malgré sa réticence et pensant que l'in-8 serait d'avantage recherchée, accepta à contre-cœur le plan de Duchesne. Les malentendus entre Rousseau et son éditeur mirent plus d'une fois en danger l'impression de l'*Emile*.

Ouvrage important dans la pensée de Rousseau, ce dernier y aborde l'antagonisme essentiel de la nature et de la culture sous l'angle de la pédagogie. Afin qu'Emile s'engage dans le contrat social, il doit subir une éducation idéale, abordée point par point dans l'ouvrage. Le dernier chapitre est consacré à l'éducation d'une jeune fille destinée à être l'épouse d'Emile.



plein veau blond d'époque, dos de caissons et rés, pièces de titre sons en maroquin clair, tranches de tête du pretrès légèrement quelques traces de aux coupes et aux

grand de marges grande fraîcheur, très Un petit manque avec déchirure en planche de « Thé-

in-8 de l'*Emile* est et la plus recherle format préféré même, ce dernier s'étant

dans la publication de cet ou- question du format provoqua de vifs débat entre Rousseau et son éditeur Duchesne, ce dernier souhaitant proposer à la vente une édition in-12 ainsi qu'une in-8 à plus petit tirage car plus onéreuse. Rousseau, malgré sa réticence et pensant que l'in-8 serait d'avantage recherchée, accepta à contre-cœur le plan de Duchesne. Les malentendus entre Rousseau et son éditeur mirent plus d'une fois en danger l'impression de l'*Emile*.

45. SAND George. *La Mare au diable.*

Desessart, Paris 1846, 13x21cm, 2 volumes reliés sous étui.

Edition originale rare et très recherchée.

Reliures en demi veau caramel, dos lisses ornés d'arabesques dorées, plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, têtes dorées ; étui bordé de box chocolat, élégante reliure pastiche romantique.

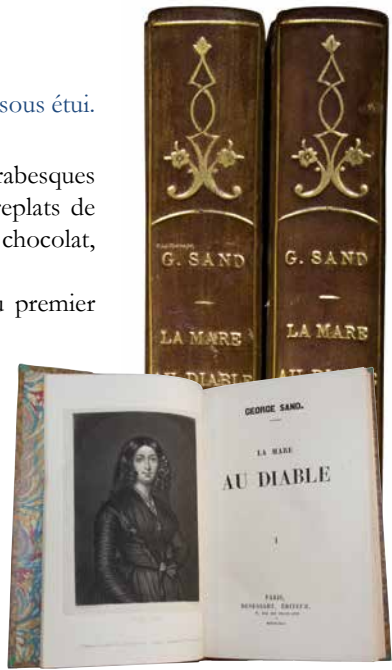
Notre exemplaire est enrichi, en frontispice du premier volume, du célèbre portrait de l'auteur par Auguste Charpentier gravé par Riffaut ; et dans le second, du portrait non signé inspiré du « Portrait de George Sand en costume d'homme » par Delacroix.

Exemplaire exempt de rousseur (ce qui est très rare selon Clouzot qui mentionne qu'ils sont souvent piqués).

Bel exemplaire établi dans une agréable reliure romantique pastiche.

5 000

[+ de photos](#)



46. SAND George. *Histoire de ma vie.*

Victor Lecou, Paris 1854-1855, 13x21,5cm, 20 volumes reliés.

Edition originale sur papier courant, il aurait été tiré selon Clouzot au moins 1 exemplaire sur Hollande.

Reliures en demi chagrin chocolat, dos à quatre fins nerfs ornés de filets dorés et à froid, plats de percaline aubergine agrémentés de motifs floraux, gardes et contreplats de papier à la cuve, quelques très légers accrocs sans gravité sur certaines coupes, charmante reliure strictement de l'époque.

Une trace de rouille laissée par une épingle aux pages 100-101 du tome VII, exemplaire quasi exempt de rousseur.

Très rare et recherché et le plus souvent simplement relié à l'époque selon Clouzot.

Notre exemplaire, établi dans une charmante reliure d'époque, est dans une condition et une fraîcheur exceptionnelles.

18 000

[+ de photos](#)



47. SARTRE Jean-Paul. *Huis clos*.

Gallimard, Paris 1945, 12,5x19cm, broché.

Edition originale, un des 24 exemplaires numérotés sur Madagascar, tirage de tête.

Première garde légèrement et partiellement ombrée sans gravité, sinon bel exemplaire.

Rare.

7 500

[+ de photos](#)

48. SARTRE Jean-Paul. *Les Mains sales*.

Gallimard, Paris 1948, 12,5x19cm, broché sous chemise-étui.

Edition originale, un des 15 exemplaires numérotés sur Hollande, tirage de tête.

Notre exemplaire est enrichi d'un feuillet autographe, fragment d'une première ébauche des *Mains sales*, dans lequel Sartre évoque cette pureté flétrie qui donnera son titre au roman: « J'avais encore les mains pures. (...) Je lui en voulais parce qu'il m'avait forcé à me salir les mains à sa place. »

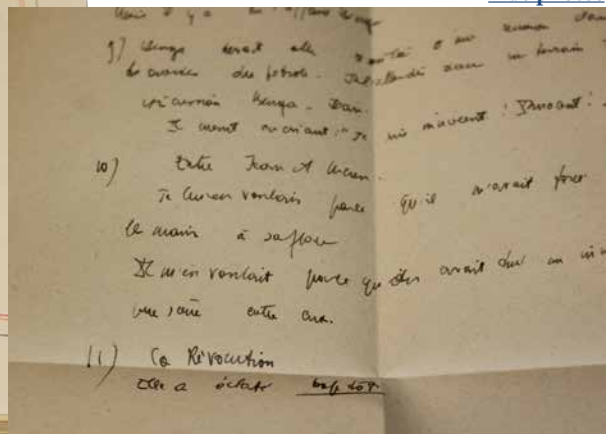
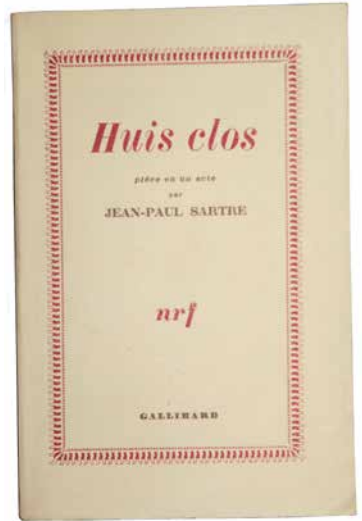
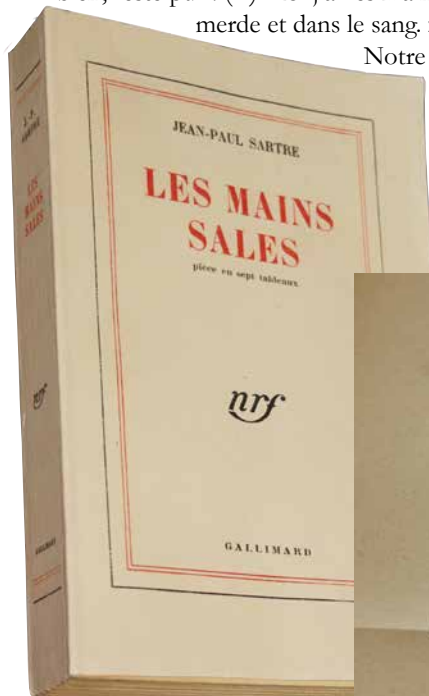
Sartre, dans la version définitive, ne retiendra pas cette formulation accusatrice. L'expression sera au contraire pleinement assumée par le personnage qui l'emploie: « Comme tu tiens à ta pureté, mon petit gars ! Comme tu as peur de te salir les mains. Eh bien, reste pur ! (...) Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je les ai plongées dans la merde et dans le sang. »

Notre exemplaire est présenté sous une chemise-étui en demi maroquin bordeaux, dos lisse, date dorée en queue, plats de papier marbré, ensemble signé de Boichot.

Très rare exemplaire d'un des chefs-d'oeuvre de l'auteur.

12 000

[+ de photos](#)



49. SLEIDAN Jean. *Commentariorum de statu religionis & Reipublicae, Carolo Quinto Caesar, Libri XXVI.*

Chez Theodore Rihellius (Rihel), Argentorati (Strasbourg) s.d. [1559], Grd. in-8 (12x19,5cm), (16) 872pp. (20) [Sig : a8 A-Z8 Aa-Zz8 Aaa-Iii8 Kkk6], relié.

Nouvelle édition.

Une édition est parue simultanément à Strasbourg in folio chez Jean Rihel, réimprimée sur celle de 1558. Cette édition de 1558 est la plus ancienne que nous ayons trouvée, mais selon certaines sources l'édition originale daterait de 1555.

Reliure en plein vélin de l'époque sur ais de bois, dos à trois nerfs, plats estampés de plusieurs frises et encadrements floraux, ainsi que d'une guirlande de portraits en médaillons de l'Empereur Charles Quint, vestiges de fermoirs, discrètes restaurations aux mors, un accroc restauré au niveau d'un nerf, deuxième plat comportant quelques taches.

Face aux rigueurs contre les protestants développées par François Ier, l'historien et philologue Jean Sleidan fut contraint de s'installer à Strasbourg, c'est là qu'il rédigea son *Commentaire sur l'état de la religion et de la république sous le règne de Charles Quint*. L'ouvrage, par son étude des dessous politiques constitue une rigoureuse histoire de la Réforme de 1517 à 1556, base de l'historiographie moderne pour toute histoire du protestantisme, non seulement allemand mais européen. L'oeuvre fut en effet plus tard éditée sous le titre d'Histoire de la Réformation.

Nombreuses mentions manuscrites de l'époque, plus tardives sur le premier contreplat et la page de titre, ainsi qu'un tampon de bibliothèque de séminaire strasbourgeois. 3 000

[+ de photos](#)



50. VERLAINE Paul. *Poèmes saturniens*.

Alphonse Lemerre, Paris 1866, 12x18,5cm, relié.

Edition originale imprimée à 500 exemplaires à la date de 1867 sur le premier plat.

Reliure en demi maroquin marine à coins, dos à cinq nerfs sertis de filets dorés orné de doubles caissons dorés agrémentés d'un jeu de filets ondulés, date dorée en queue, encadrement de doubles filets dorés sur les

plats de papier marbré, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures et dos conservés, tête dorée, élégante reliure signée de Dubois d'Enghien.

Quelques petites rousseurs sans aucune gravité.

Rare et précieux envoi autographe signé de l'auteur à Jules Destrée.

Jules Destrée, humaniste et socialiste belge, créateur de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, est l'auteur de la célèbre *Lettre au Roi* en 1912, défense de la francophonie fondatrice de l'identité wallonne.

C'est en 1893, alors qu'il était encore un jeune poète, contributeur à *La Jeune Belgique* et grand ami de Huysmans, que Jules Destrée rencontre le « prince des poètes » convié en Belgique pour une série de conférences. Contribuant financièrement à son voyage, Destrée l'accueille chez lui à Charleroi, où Verlaine était venu une première fois avec Rimbaud en 1872.

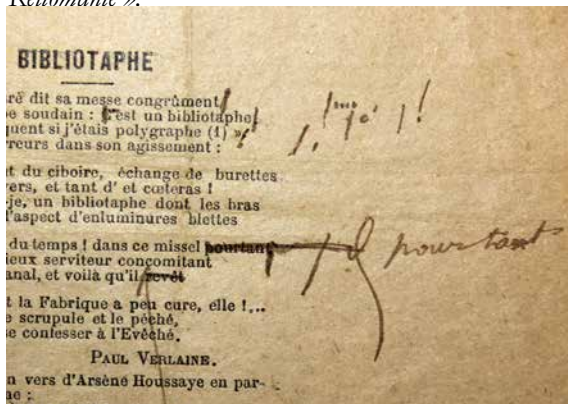
Rare et bel exemplaire parfaitement établi de l'édition originale du premier livre de Paul Verlaine enrichi d'une émouvante dédicace d'un vieux poète à un jeune poète.

Provenance : bibliothèque Du Bourg de Bozas-Chaix d'Est-Ange avec son ex-libris encollé sur une garde.

18 000

[+ de photos](#)

51. VERLAINE Paul. *Epreuves corrigées de deux poèmes intitulés « Bibliotaphe » et « Reliomanie ».*



S.n., s.l. s.d. (circa 1895), 2 pages, 16x19cm, relié.

Epreuves corrigées des deux poèmes « Bibliotaphe » et « Reliomanie » comportant pour chacun quatre corrections autographes typographiques et lexicales de Paul Verlaine.

Ces deux sonnets ont été commandés par Pierre Dauze à



Paul Verlaine parmi les 24 sonnets évoquant le thème de la bibliomanie et furent publiés posthument en volume en 1913 sous le titre *Biblio-sonnets, poèmes inédits* chez Floury.

Reliure à la bradel en demi percaline sable, dos lisse, pièce de titre de maroquin chocolat, plats de papier marbré, reliure pastiche moderne.

Notre jeu d'épreuves est enrichi d'une enveloppe autographe de la main de Paul Verlaine montée sur onglet et adressée à Pierre Dauze en date du 28 octobre 1895, rédacteur en chef de la revue le *Répertoire des ventes* dans lequel ces deux poèmes parurent initialement.

L'on joint également monté sur onglet un texte imprimé d'une lettre de Paul Verlaine adressée au même au sujet du paiement des deux sonnets.

Bel ensemble.

4 000

[+ de photos](#)

52. VERLAINE Paul. *Hombres (Hommes)*.

Imprimé sous le manteau, Ne se vend nulle part [Paris] 1903, 11,5x19cm, relié sous étui.

Edition originale « imprimée sous le manteau » à 525 exemplaires, le nôtre, un des 25 exemplaires lettrés sur Japon, tirage de tête.

Exemplaire de premier tirage avec les pages 44,45 et 46 chiffrées par erreur 46,47,48 et corrigées à l'encre.

Reliure en plein maroquin rouge, dos à quatre nerfs, roulettes dorées sur les coiffes, coupes soulignées d'un filet doré, encadrement d'un filet doré sur les contreplats doublés de maroquin sapin, gardes doublées de soie sapin, gardes suivantes de papier à la cuve, toutes tranches dorées, couvertures et dos conservés, étui bordé de maroquin rouge et intérieur de feutrine sapin, élégante signée de Noulhac et datée de 1917.

Très légères traces de frottements sans gravité sur l'étui.

En frontispice, un portrait de Verlaine en sanguine par Frédéric-Auguste Cazals.

Rare et très bel exemplaire parfaitement établi par Noulhac.

12 000

[+ de photos](#)

53. VIAN Boris. *L'Écume des jours*.

Gallimard, Paris 1947, 12x19cm, broché.

Edition originale pour laquelle il n'a pas été tiré de grands papiers, un des exemplaires du service de presse.

Hommage autographe signé de l'auteur (à Maurice Blanchot) enrichi d'un humoristique autoportrait « à la barbichette ».

Petits accros discrètement et habilement restaurés en tête et en pied du dos ainsi qu'en pied du premier plat, infimes piqûres sans gravité sur les plats.

Lorsqu'en février 1946, Queneau lui apprend l'existence du Prix de la Pléiade, Boris Vian, qui n'a publié jusque là que des fantaisies mineures, décide de tenter sa chance. En moins de trois mois, il rédige en secret ce qui deviendra son plus célèbre roman. Commencé en mars, *L'Écume des jours* est achevée le 13 juin 1946, juste à temps pour concourir. A la lecture du manuscrit, Queneau et Lemarchand s'enflamment, Sartre s'enthousiasme et Paulhan promet le prix. Parmi le jury figurent également Blanchot, Camus, Malraux, Eluard, Bousquet, Grenier et Arland.

Pourtant, sous l'influence de Malraux, aucun d'eux ne vote pour Vian. Paulhan lui-même se désiste.

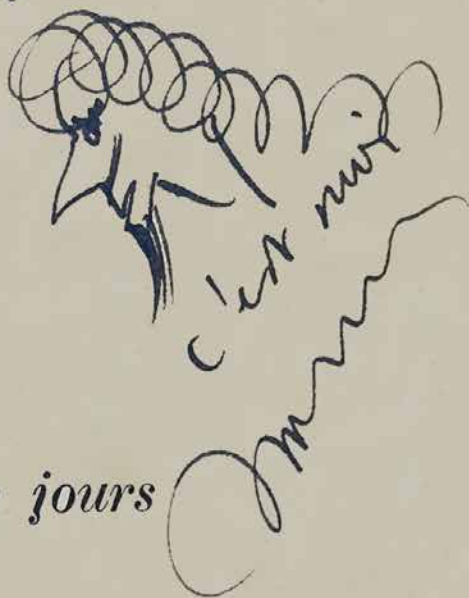
Seconde déception, le roman de Vian est un échec commercial, seule une centaine d'exemplaires est écoulée.

Pour Vian, qui espérait lancer sa carrière d'écrivain grâce à ce prix, la blessure est profonde et l'affront de Paulhan marquera longtemps ses écrits, comme cette notice biographique rédigée à la demande de Gallimard : « Second roman, *L'Écume des jours*, pour le Prix de la Pléiade. A cause de la mauvaise volonté du Pape qui soutenait Jean Paulhan et Marcel Arland, pas de Prix la Pléiade. C'est bien fait. ». Mais c'est plus particulièrement dans *L'Automne à Pékin* que Paulhan et Arland feront les frais de la rancœur de Vian (« Arrelet et Poland, deux des fliques les plus arriérés de l'École »). Cependant, cette fureur ne s'étend pas aux autres membres du jury, comme en témoigne l'autoportrait satyrique dont il décore l'exemplaire adressé à Maurice Blanchot.

Au-delà du clin d'œil et malgré sa légende, ce croquis, évoquant le visage de Vélasquez plus que celui de l'auteur, illustre la nouvelle passion de Boris : la peinture. Avant même d'achever son roman, Vian est déjà dévoré par cette flamme. Il enlumine le manuscrit de *L'Écume des jours* de nombreux croquis et, « à partir du 8 juin 1946, [il] pein[t] sans interruption, à en perdre le boire et le manger, ce qui est le signe d'une passion violente et d'un ordre élevé ». Une passion éphémère qui lui vaudra tout de même d'être exposé, à la fin de l'année 1946, auprès d'Apollinaire, Musset et Queneau. L'exposition était intitulée : « Peintres écrivains d'Alfred de Musset à Boris Vian » alors qu'à cette date, celui-ci n'avait encore rien publié.

Précieux exemplaire de la bibliothèque de Maurice Blanchot agrémenté d'un rare dessin autographe de Boris Vian.

Donnez de l'auten

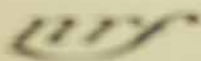


L'écume des jours

BORIS YAN

*L'Écume
des jours*

ÉDITIONS



ÉDITIONS

54. VIVES Jean-Louis & MELANCHTON Philip & AMERBACH Johann & GESNER Conrad. *Ioannis Lodovici Vivis Valentini de anima & vita libri tres : eiusdem argumenti. Viti Amerbachii de anima libri IIII. Philippi Melanthonis liber unus. His accedit nunc Conradi Gesneri de anima liber, sententiosa brevitare, velutique per tabulas & aphorismos magna ex parte conscriptus, philosophiae, rei medicae ac philologiae studiosis accomodatius : in quo de tactilibus, qualitatibus, saporibus, odoribus, sonis & coloribus copios accurateque tractatur.*

Apud Iacobum Gesnerum (Jacques Gesner), Tiguri (Zurich), S.d. [1563], in-8 (11,5x18cm), (16) 951pp. (53p. index) ; Sig : a8 a-z8 AZ8 Aa-Rr8, relié.

Edition collective reprenant l'édition de Jacob Gesner à Zurich en 1563. L'édition princeps du Vives est de 1538, chez Robert Winter à Bâle, celle de Melanchton de 1552. L'ouvrage de Vives et celui de Melanchton furent réunis pour la première fois en 1543, chez Winter à Bâle. Caractères italiques, texte en latin et nombreux passages en grec.

Reliure en pleine peau de truie sur ais de bois de l'époque, dos à cinq nerfs orné à froid à la grotesque, inscription du temps à la plume en tête du dos, plats estampés à froid de plusieurs encadrements et roulettes florales, vestiges de fermoirs. Le premier plat présente une magnifique plaque centrale à effigie de la Fortune (avec navire et motifs architecturaux imaginaires) surmontée des initiales H.M.H. et soulignée de la date 1570, le second est aux armes de du Saint Empire. Les deux plaques sont très finement ouvragées. Les initiales de T. Kruger apparaissent dans la plaque du premier plat, signature du relieur ou de l'artiste ayant réalisé les deux plaques. Ex-libris de Lindner daté de 1618 sur la première garde, références bibliographiques apparemment plus tardives au dos de cette même garde, quelques soulignements à la plume.

Mors supérieur habilement restauré. Premier cahier un peu lâche, quelques pâles mouillures marginales et un trou marginal sans atteinte au texte à la page 523.

Rare réunion de textes qui, tous, signent la naissance de la psychologie. Chaque oeuvre est un commentaire direct ou indirect du *De anima* d'Aristote. Le plus célèbre est le *Liber de Anima* de Melanchton, initialement destiné aux étudiants de Wittemberg, qui connut un beau succès et fut maintes fois réédité. Ces textes furent judicieusement réunis car tous s'écartaient de la tradition scolastique pour engendrer une nouvelle vision et doctrine de la tripartition corps, esprit, âme. Tous ces textes sont manifestement précurseurs de l'étude de la psychologie humaine et se complètent dans leurs approches ; en cherchant à étudier les manifestations de l'âme (et non plus seulement l'essence) : émotions, mémoire, passions, les auteurs ont découvert la méthode introspective, base de la psychologie empirique, et base des méthodes déployées par Descartes ou Bacon. On ne saurait non plus écarter ces oeuvres de la pensée protestante, et de la sphère de la Réforme qui les vit naître. C'est en cherchant la rupture avec le monde médiéval et scolastique et le retour à l'Antiquité, la proximité avec Luther (Melanchton en fut un proche collaborateur) et le protestantisme, que Melanchton, Vives, Gesner et Amerbach découvrirent une nouvelle manière de penser l'homme, un humanisme allemand qui transforma l'enseignement.

De anima lib. IIII.



H S M S H

FORTYNAVITREASTCVMA
NIME SPONDITFRANGITV

18587 S O

moria, saltem ex aliqua parte, seu ut
per accidens. Viso percipitur hoc, quod

55. ZOLA Emile. *L'Assommoir*.

Charpentier, Paris 1877, 12x19,5cm, relié.

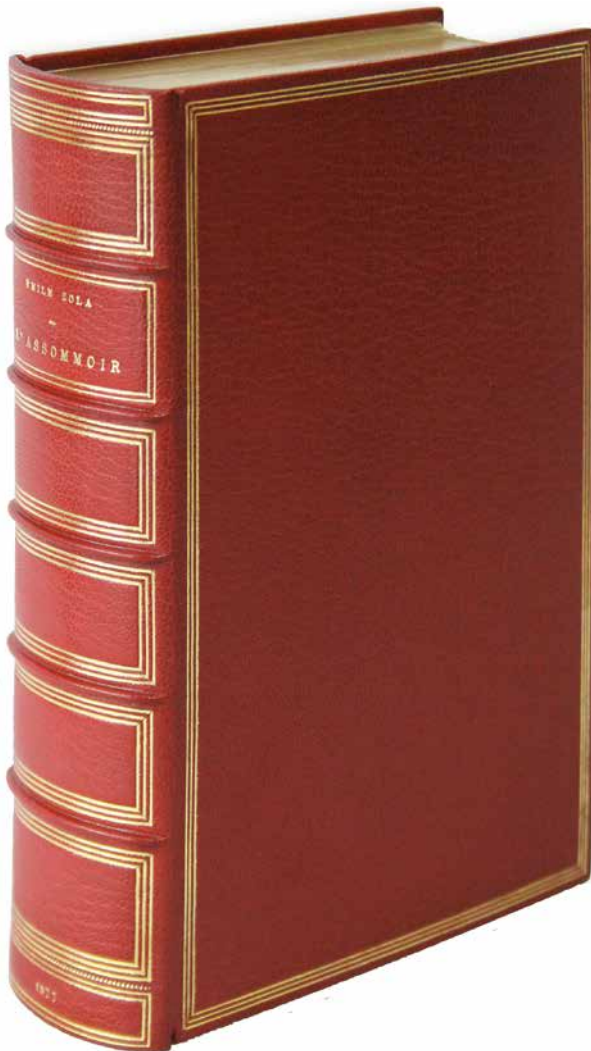
Edition originale, un des 75 exemplaires numérotés sur Hollande, seuls grands papiers. Reliure en plein maroquin rouge, dos à cinq nerfs orné de triples caissons dorés, date dorée en queue, triples encadrements de filets dorés sur les plats, gardes et contreplats de papier à la cuve, couvertures (une petite tache sur le premier plat) et dos insolé et comportant deux petits manques en pied conservés, tête dorée ; étui bordé du même maroquin, plats recouverts de papier à la cuve, intérieur de feutrine grise, élégant ensemble signé de P. Goy & C. Vilaine.

Quelques légères piqûres sans gravité.

Bel exemplaire parfaitement établi de l'un des chefs-d'oeuvre de l'auteur.

10 000

[- de photos](#)



56. ZOLA Emile. *L'Oeuvre*.

Charpentier & Cie, Paris 1886, 12x19cm, relié.

Edition originale.

Reliure à la bradel en demi percaline cerise à coins, dos lisse très légèrement passé orné d'un motif floral doré, double filet et date dorés en queue, pièce de titre de chagrin marine, plats de papier marbré, couvertures conservées, ex-libris encollé au verso du premier plat, reliure de l'époque.

Envoi autographe signé de l'auteur à son ami le peintre Giacomelli.

Dès 1866 Zola remarquait, dans *Mes Haines*, le talent de Giacomelli :

« [Il] a enrichi la Bible [d'ornements] d'une délicatesse exquise. [...] Il y a un contraste étrange entre la pureté de son trait et la ligne fiévreuse et tourmentée de Gustave Doré. Ce ne sont là, je le sais, que de simples ornements, mais ils témoignent d'un véritable sentiment artistique plein de goût et de grâce. Je voudrais le voir faire son œuvre à part. » L'année suivante, il commente également son illustration de *L'Oiseau* de Jules Michelet qui restera la plus célèbre réalisation de l'artiste :

« M. Giacomelli a des finesses exquises. Imaginez la légèreté des gravures anglaises, moins la sécheresse et la dureté. Il dessine avec une aiguille, mais avec une aiguille qui a toute la vigueur et toute l'ampleur du pinceau. C'est fin et gras tout à la fois, très souple et très ferme, admirablement fini et cependant très large. M. Michelet ne pouvait choisir un meilleur artiste pour illustrer *L'Oiseau*. Il a trouvé dans cet artiste les qualités rares que demandait cette tâche difficile. »

Dès lors, Emile Zola et Hector Giacomelli se lient d'amitié et échangent une correspondance dont une partie importante n'a pas été retrouvée à ce jour. Cependant la quinzaine de lettres connues laisse deviner une proximité entre les deux hommes unis par un profond respect et une admiration mutuelle. Parmi celles-ci, on note cette missive de

Zola, du 1er janvier 1886, évoquant justement la difficile rédaction de *L'Oeuvre* :

«



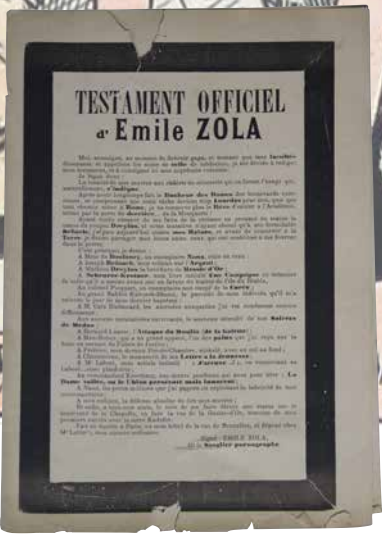
à Giacomelli
son ami
Emile Zola

L'ŒUVRE

« Je travaille encore trop, cloîtré ici pour deux mois, par la fin de ce roman dont on vient de commencer la publication plus tôt que je ne le voulais. Il n'y a pas de supplice pareil à entendre un feuilleton galoper derrière vous et toujours menacer de vous rattraper. Je ne perds plus une heure. »

Précieuse dédicace autographe à un peintre sur le roman qui provoqua la rupture entre Zola et Cézanne. 3 000

[+ de photos](#)



57. ZOLA Emile.
J'Accuse... ! [Ensemble]
Tracts dreyfusards et anti-dreyfusards.

In *L'Aurore*, Paris 13 janvier 1898, 46x72cm, en feuilles sous chemise et étui.

Edition originale de ce article historique marquant l'entrée en politique des intellectuels.

L'on joint au numéro de *L'Aurore* quelques « éphémères » : tracts satiriques et politiques diffusés par les « belligérants », témoignages de la virulence des réactions à l'article de Zola : - Jeu de l'oie : l'Affaire Dreyfus et de la Vérité. Prime offerte avec le journal *L'Aurore* (1898). - Testament authentique d'Alfred Dreyfus (février 1898) - Testament officiel d'Emile Zola (mars 1898); - Testament olographe



et définitif de l'Affaire Dreyfus (1899). - L'histoire d'un traître - Complainte de l'île du Diable (1898).

A partir de cette édition, la « librairie du trottoir » s'empare de l'Affaire et Paris s'emplit de ces imprimés, qui aujourd'hui, ont presque tous disparu.

Notre ensemble est présenté sous une chemise-étui : dos de chagrin noir et plats de plexiglas pour la chemise, encadrement de toile noire et plats de plexiglas pour l'étui.

A l'intérieur de cette dernière, chaque document est protégé sous une chemise plastique amovible pour les deux premiers documents ; les autres, plus petits, étant préservés sous des chemises encollées sur l'un des plats de la principale chemise.

Légères rousseurs marginales sur le numéro de *L'Aurore*, petits manques angulaires sur le Jeu de l'Oie et sur le Testament officiel de Emile Zola.

Unique ensemble.

7 500

+ de photos



Librairie le feu follet
EDITION-ORIGINALE.COM

OUVERT
DU LUNDI AU VENDREDI
DE 11 H À 19 H

**31 rue Henri Barbusse
75005 Paris**

RER Port-Royal ou Luxembourg

Tél. : 01 56 08 08 85
Port. : 06 09 25 60 47
E-mail : lefeufollet@wanadoo.fr



SLAM 

*« J'aime les hommes,
non pour ce qui les unit
mais pour ce qui les divise,
et des coeurs, je veux surtout connaître
ce qui les ronge. »*

Guillaume Apollinaire

Conditions générales de vente

Prix nets

Ouvrages complets et en bon état, sauf indication contraire

Envoi recommandé suivi, port à la charge du destinataire

Les réservations par téléphone ne pourront pas dépasser 48 heures

Sarl au capital de 8000 € - siret 412079873

Domiciliation bancaire



Agence Neuilly

13369 - 00012 - 64067101012 - 40

IBAN : FR76 1336 9000 1264 0671 0101 240

BIC : BMMMFR2A
